

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

Canadiana.org has attempted to obtain the best copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

Canadiana.org a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- | | | | |
|-------------------------------------|---|-------------------------------------|---|
| <input type="checkbox"/> | Coloured covers /
Couverture de couleur | <input type="checkbox"/> | Coloured pages / Pages de couleur |
| <input type="checkbox"/> | Covers damaged /
Couverture endommagée | <input type="checkbox"/> | Pages damaged / Pages endommagées |
| <input type="checkbox"/> | Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée | <input type="checkbox"/> | Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées |
| <input type="checkbox"/> | Cover title missing /
Le titre de couverture manque | <input checked="" type="checkbox"/> | Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées |
| <input type="checkbox"/> | Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur | <input type="checkbox"/> | Pages detached / Pages détachées |
| <input type="checkbox"/> | Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire) | <input checked="" type="checkbox"/> | Showthrough / Transparence |
| <input type="checkbox"/> | Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur | <input checked="" type="checkbox"/> | Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression |
| <input type="checkbox"/> | Bound with other material /
Relié avec d'autres documents | <input type="checkbox"/> | Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire |
| <input type="checkbox"/> | Only edition available /
Seule édition disponible | <input type="checkbox"/> | Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées. |
| <input type="checkbox"/> | Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure. | | |
| <input checked="" type="checkbox"/> | Additional comments /
Commentaires supplémentaires: Pagination multiple. | | |

LE MONDE ILLUSTRÉ

ABONNEMENTS :

Un an, \$3.00 - - - Six mois, \$1.50
Quatre mois, \$1.00, payable d'avance
Vendu dans les dépôts - - 5 cents la copie

11^{ME} ANNÉE, No 551—SAMEDI, 24 NOVEMBRE 1894

BERTHIAUME & SABOJRIN, PROPRIETAIRES.
BUREAUX, 40, PLACE JACQUES-CARTIER, MONTRÉAL.

ANNONCES :

La ligne, par insertion - - - - 10 cents
Insertions subséquentes - - - - 5 cents
Tarif spécial pour annonces à long terme



L'EXPLOSION



BREST.—LA CATASTROPHE DE L'ARETHUSE : FUNÉRAILLES DES MARINS

LE MONDE ILLUSTRÉ

MONTREAL, 24 NOVEMBRE 1894

SOMMAIRE

TEXTE.—Ertre-Nous, par Léon L'edieu.—A travers le Canada : Saint-Thomé ; L'égise et le cimetière, par Jules Saint-Elme ; Ma iwaki, par Régis Roy.—Les livres, par Benjamin Sulé.—Notes et impressions.—Les merveilles de l'art et de la nature, par P. Colonnier.—Carnet du MONDE ILLUSTRÉ.—L'explosion de l'Aréthuse.—Les premiers pas, par Mme Daudet.—Poésie : L'alouette, par André Theuriot.—La Société de Protection des Malades et ses fondateurs, par J. M. André Dault.—Un épisode de la guerre de 1870, par Paul Hubert.—Question historique.—Faits scientifiques.—La guerre en Asie, par P. C.—Notes et faits.—Jeux et récréations.—Primes du mois d'octobre : Liste des rumeurs.—Le jeu de Dames.—Choses et autres.—Filleton : Le secret d'une tombe, par Emile Richbourg.

GRAVURES.—La catastrophe de l'Aréthuse à Brest : L'explosion ; Les funérailles de marins.—Saint-Thomé : Vues de l'église et du cimetière.—Ma iwaki, Ont. : Place de la piment.—Ma iwaki : La fête de la Iroquois.—Portraits des membres du bureau de direction de "La société de protection des malades."—Théâtre : Colonne de la grande salle hypostyle de Kaack.—Tourne-fenille automatique pour piano.—Marqueur automatique pour cible.

PRIMES A TOUS NOS LECTEURS

LE MONDE ILLUSTRÉ réserve à ses lecteurs mêmes l'escompte ou la commission que d'autres journaux paient à des agents de circulation.

Tous les mois, il fait la distribution gratuite, parmi ses clients, du montant ainsi économisé. Les primes mensuelles que notre journal peut, de cette sorte, répartir parmi ses lecteurs sont au nombre de 94 ; soit, 86 de une piastre chacune, et puis un des divers prix suivants : \$2, \$3, \$4, \$5, \$10, \$15, \$25 et \$50.

Nous substituons par là, comme les zélés du MONDE ILLUSTRÉ, tous nos lecteurs, et pour égaliser les chances tous sont mis sur le même pied de rivalité ; c'est le sort qui décide entre eux.

Le tirage se fait le 1er samedi de chaque mois, par trois personnes choisies par l'assemblée.

Aucune prime ne sera payée après les 30 jours qui suivront chaque tirage.

ENTRE NOUS



La neige étant arrivée, on a remis les bicyclettes pour se livrer entièrement aux plaisirs du patin et de la raquette.

Le bicycle, s'en est on donné, pendant six mois et, ce qu'il y a de plus curieux, c'est que la mode de cet instrument de locomotion, loin de s'user, devient de plus en plus général.

En Europe, en France surtout, c'est une rage dont nous ne pouvons nous faire une idée. Tout le monde va à bicyclette.

Nous sommes loin du temps où, un journal satirique illustré, l'Indiscret, disait en 1863, à propos du vélocipède, père du bicycle, du tricycle, etc., etc. :

"Les vélocipédistes, eux aussi, ont l'intention de créer un cercle.

"Cette mesure est nécessitée par l'extension vraiment extraordinaire que prend chaque jour le vélocipède ; pour en donner une idée, il suffira de dire que la fabrication de ces instruments occupe dans une seule fabrique 150 ouvriers.

"Comme ce véhicule offre le triple avantage d'être fatigant, dangereux et disgracieux, il ne pouvait manquer d'obtenir en peu de temps beaucoup de succès.

"Le vélocipède est la plus noble conquête du petit crevé. Cet engouement touche à l'idiotisme.

"Peut-on, en effet, concevoir qu'un homme raisonnable puisse rester assis pendant deux heures sur une tringle de fer, s'escrimant des bras et des jambes, courant le risque de se faire écraser par ses gardes afin de ne pas perdre l'équilibre ?

"Au tournant des rues et sur le pavé, le cavalier, sous peine de se casser un membre, doit descendre de sa tringle, mettre pied à terre avec toutes sortes de précautions, et porter sa monture. Comme c'est de charmes et pittoresque !

"A la fin de l'année il faut ajouter les maux d'estomac qu'occasionne l'exercice du vélocipède ; grâce à lui les médecins ont des gastralgies sur la planche, et pour longtemps.

"Et pour que cet objet stupide ne laissât rien à désirer, il s'est adjoint la musique : on confédération des vélocipèdes qui feront concurrence aux organes de Barbarie. On ira de la barrière de l'Étoile à la barrière du Trône sur l'air du *Pied qui remue, Qu'il fait donc bon*, etc., répertoire choisi et varié pour hommes et enfants ; on joue avec les pieds.

"Allons, le goût des beaux-Arts ne se perd pas en France."

On trouvait cela très spirituel en 1863, tout comme il y a vingt ans il était de mode, dans le monde où l'on s'ennuie, de dire du mal de la République.

Aujourd'hui, tout le monde va à bicyclette, et cet instrument a sa place dans l'armée elle-même.

On ne discute plus son utilité.

Le bicycle a brisé ses préjugés, témoins cette parodie du *Vase brisé*, parue dans le *Chat noir* sous la signature d'Alfred B-jot.

Le pneu de cette bicyclette
Par un caillou fut éraffé
(Le record man à l'avant)
Avait ce jour-là pédalé.

Et la légère meurtrissure
Dans le fragile caoutchouc
D'une marche invisible et sûre
A creusé lentement un trou.

Son air comprimé sur la route
Petit à petit s'est évadé ;
Le pneu n'ira plus loin sans doute,
N'y touchez pas : il est crevé.

Enfin, comble de gloire de la machine à roues, on vient d'élever, en France, un monument à Michaux et à ses fils, les inventeurs du vélocipède.

** Si les Français ont la rage des bicyclettes, certains Canadiens ont celle de la planchette.

Cette planchette ! En a-t-on parlé depuis un mois !

Une coïncidence assez malheureuse est venue donner à ce morceau de bois un regain de réputation, c'est la mort de l'honorable M. Mercier que la planchette aurait prédit devoir arriver le 30 octobre et qui a eu lieu le jour dit.

Inutile de vous dire que je ne crois nullement à ce que peut dire la planchette et que si, parfois, on peut citer certains cas où ce qu'on lui attribue en fait de prédictions est arrivé, il n'en est pas moins exact que rien ne démontre scientifiquement ou autrement qu'elle ait une vertu quelconque.

Vous savez comment on opère.

Plusieurs personnes mettent les mains sur la planchette qui à la forme d'un cœur et est manie de roulette et d'un crayon. Vous interrogez planchette et planchette remue en faisant tracer au crayon les réponses à vos demandes.

C'est simple comme bonjour, mais—il y a un mais—je n'en ai jamais vu marcher, et comme j'ai dit plusieurs fois à des amateurs de ce stupide passe-temps que jamais elle n'avait marché ni ne marcherait en ma présence, c'est à-dire en, par moi, prenant toutes les précautions pour empêcher une supercherie, on m'a fait observer qu'il y avait en spiritisme des bons et des mauvais sujets et que certainement je devais être rangé parmi les seconds.

Va pour mauvais sujet ! Je m'en moque comme un poison d'une pomme, et j'aime mieux passer pour tel que pour un adepte de cette prétendue science.

Le surnaturel m'a toujours laissé très froid et surtout le surnaturel de ce genre.

** Tables tournantes, planchettes écrivains, ne me disent rien qui vaille, et ce ne seront jamais elles qui feront tourner la tête.

Le spiritisme a cependant tourné beaucoup d'âmes dans tous les pays, mais je vous avoue que je considère ce genre de croyances comme une maladie plutôt que comme une chose vraie. En un mot, je ne crois pas à tout ce qui est arrivé, mais, là, pas du tout.

La société de physique de Saint-Petersbourg a provoqué, il y a quelques années, la convocation d'une commission chargée d'étudier scientifiquement les phénomènes prétendus spiritistes.

Cette commission travailla consciencieusement et on arriva aux conclusions suivantes :

1o Ceux des phénomènes attribués au spiritisme qui se produisent par l'imposition des mains, comme, par exemple les mouvements de tables, sont incontestablement déterminés par l'effet de la pression exercée intentionnellement ou non par les personnes présentes, c'est-à-dire se rapportent à des mouvements musculaires, conscients ou inconscients ; pour les expliquer il n'est pas nécessaire d'admettre l'existence de la force ou de la cause nouvelle acceptée par les spiritistes.

2o Les bruits et sons, dans lesquels les spiritistes voient des phénomènes médiumiques ayant un sens ou pouvant communiquer avec les esprits, sont des actes personnels des médiums.

Je m'arrête là, car le rapport est très long, et je n'en citerai que les dernières lignes qui résument le tout :

"Les phénomènes spiritistes proviennent de mouvements inconscients ou d'une imposture consciente et la doctrine spiritiste est une superstition."

Je suis parfaitement de cet avis et comme cette manière de voir est celle du bon sens, je conseille à mes lecteurs de ne pas s'occuper de planchette et d'employer leur temps d'une manière plus utile.

** C'est comme les gens qui se figurent pouvoir définir les qualités et les défauts d'une personne d'après son écriture.

La graphologie est une des toquades de Paris, en ce moment ; mais, là, il n'y a pas trop de danger, car les toquades n'y durent pas longtemps.

En attendant les graphologues font de jolies recettes.

Hommes, femmes, jeunes gens s'adressent à eux, avec un ensemble étonnant.

Il y a des gens qui leur envoient quelques lignes du jeune homme qui fait le cœur à leur fille et veulent s'assurer de la valeur de leur futur gendre.

D'autres ont recours au graphologue pour savoir s'ils ont les aptitudes nécessaires à la politique.

Il y a des épouses inquiètes qui ont cueilli dans le pardessus de leur mari une lettre signée d'un nom illisible et qui voudraient bien savoir le sexe et les intentions du signataire.

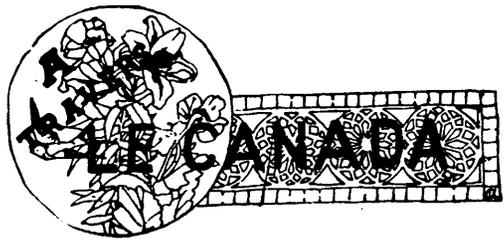
D'autres demandent des renseignements sur leur cousin, sur les ministres locaux et fédéraux, sur leur député, sur leurs créanciers, sur leurs servantes, etc., etc.

Voyons, est-il vrai que les ambitieux ont une écriture montante, que les faibles de volonté négligent de barrer leurs *t*, que les orgueilleux exagèrent les jambages des *M* majuscules, que les méfiants tracent à peine la dernière lettre du mot et que la folie se manifeste par l'abus des points d'exclamation ?

Je relis ma causerie, je regarde mon écriture :

J'ai écrit en montant et en descendant, certains de mes *t* sont barrés, d'autres ne le sont pas ; j'ai des *M* majuscules exagérées et d'autres pas exagérées du tout.

Ai-je abusé des points d'exclamation ? Je n'ose pas le dire.



ST-TIMOTHÉE : L'ÉGLISE, LE CIMETIÈRE

(Voir gravures)

Quand j'ai eu occasion de présenter F.-X. A. Rapin à mes lecteurs du MONDE ILLUSTRÉ, je n'ai pas manqué de leur dire qu'il est natif de la bonne paroisse de Saint-Timothée, et que nous sommes des compagnons d'enfance.

C'est un peu le mal général, je crois, ou plutôt un excellent sentiment qu'on retrouve chez la plupart, mais Rapin, à l'instar de tous ses congénères de Saint-Timothée, du reste, a le culte du village natal.

Durant ses dernières vacances, il a voulu consacrer à l'illustrer des ressources de son pinceau, et il s'y est appliqué amoureusement.

Il a su choisir, en artiste de bon goût, deux des plus jolis paysages qui se puissent rencontrer, non seulement à Saint-Timothée, où les sites merveilleux, les points de vue superbes abondent, mais bien loin "à travers le Canada," estimons-nous.

LE MONDE ILLUSTRÉ offre aujourd'hui une reproduction photographique de ces deux tableaux.

C'est d'abord la façade de l'église, flanquée, à gauche, de l'avenue du cimetière et du couvent des Sœurs de Jésus-Marie ; du presbytère antique, et du collège, dont on aperçoit le clocher à travers les grands arbres, à droite. En face de l'église, l'immense place, avec le chemin public qui la traverse et, un peu plus loin, le fleuve majestueux qui la borde, ayant à cette hauteur un développement d'un mille de large, au moins, et puis l'église des Cèdres, presque vis-à-vis, sur l'autre rive, et lorsque le temps est calme, le joyeux carillon des cloches se répondant d'un rivage à l'autre, volant par dessus le murmure des flots du Saint-Laurent, qui se pressent à cet endroit pour s'engouffrer dans la Châte à Bouleaux. C'est un spectacle qu'on n'oublie pas, lorsqu'on en a joui une fois.

Dans un repli du rivage, un petit îlot, et au sein des joncs qui le dentellent un vieux bonhomme de pêcheur, que nous connaissons bien tous au village, occupe ses loisirs de rentier à tourmenter les habitants de l'onde.

C'est charmant et c'est bien nature.

L'autre vue, c'est notre vieux cimetière, qui s'étend en arrière de l'église paroissiale et de la cour de récréation où s'amassent ces demoiselles du couvent, celles du moins qui ne songent pas encore à "avoir peur des morts"....

L'artiste en a bien saisi la physionomie, avec ces pierres tombales sans prétention, ces humbles planches de bois qui s'inclinent, sous l'action du temps, comme pour marquer plus de regrets ; avec les grands arbres qui le bordent, ce sentier bien frayé par les pieux visiteurs et les tendres visiteuses.

Je voudrais que chacun de ceux qui auront bien voulu lire ces lignes put contempler, avec la même émotion que moi, ces jolies ébauches de Rapin qui me rappellent si vivement le beau et bon pays de là-bas, et le jeune artiste serait assuré de voir encourager par de nombreux suffrages le talent grandissant dont ses essais divers portent le cachet.

MANIWAKI

(Voir gravure)

Maniwaki est le nom d'un des cantons du comté d'Ottawa, dans la province de Québec, où vit une bande d'Iroquois, sur des terrains concédés par le gouvernement fédéral.

Maniwaki est un mot sauvage qui veut dire : Terrain de Marie

Tous les ans, vers la fête de l'Assomption de la sainte Vierge, à la fin d'août, les Iroquois de tous les environs se réunissent à cette place pour célébrer une de leurs solennités.

Le club des courses de chevaux, de Maniwaki, profite alors de cette circonstance pour jouir de son sport favori, en organisant de belles courses où de nobles coursiers, de rapides trotteurs de toutes les parties du pays viennent figurer.

Cette année, ce club, dont les officiers sont : MM. le Dr Mulligan, président ; T. Fitzgerald, secrétaire, et M. Jonneisse, trésorier, engagea une partie de la fanfare, l'Harmonie d'Ottawa, pour rehausser l'éclat de la fête par leur présence et leur musique. C'est la première fois que des musiciens costumés visitent cet endroit.

Il y a quatre-vingt-dix milles d'Ottawa à Maniwaki, dont les deux tiers se font par la voie de fer Ottawa et Gatineau, c'est-à-dire jusqu'à Wright, et le reste en char-à-bancs.

Nos musiciens partirent de la capitale à 5 20 p. m., atteignirent Wright à 3 10 p. m. et firent, le même soir, dix milles en voiture, jusqu'au lac des Six, ainsi nommé à cause de six rapides à cette même place. Une halte fut faite là, pour la nuit (c'était le samedi), et le lendemain nos amis repartirent de bonne heure pour Maniwaki, où ils arrivèrent un peu avant l'office divin.

Les sauvages chantèrent la messe en leur idiôme.

L'office sacré terminé, il y eut une procession faite par les Iroquois. Ils avaient aussi leur corps de musique composé de huit violons, deux grosses caisses et un triangle. Imaginez-vous, lecteurs, la musique que cela faisait.

À la tête de la procession venaient les membres de l'Harmonie, puis les colons, les musiciens (sic) sauvages, et finalement les Iroquois.

La musique Iroquoise avait un tambour-major qui portait un sabre de bois, avec lequel il alignait ses braves, quand ceux-ci s'oblaient et ne se tenaient pas bien rangés.

La procession partit de l'église, fit le tour de l'hippodrome de Maniwaki et retourna à l'église.

Les deux jours suivants, la fête des sauvages furent consacrés aux courses de chevaux.

Le lundi soir, l'Harmonie fit un concert qui eut un plein succès, grâce au concours prêté par les dames du village d'Aylmer et d'Ottawa, en visite là.

Le mardi, quelques Iroquois vinrent offrir aux musiciens de la capitale de faire une promenade sur la rivière ; ce à quoi l'on acquiesça avec plaisir. Avec quelle dextérité et quelle adresse ces braves enfants des bois font ils évoluer leurs canots !

La photographie qui accompagne ces notes fut prise par un photographe ambulante, lorsque blancs et cuivrés étaient sur la rivière du Désert, près de l'église de Maniwaki.

L'Iroquois à l'arrière du canot du milieu était le chef de l'équipage, Xavier Bras-Coupé, quoiqu'il ne fut pas manchot du tout.

En regardant la gravure, je constate les progrès que la civilisation a faits parmi ces gens : tous ont des chemises blanches, et une jeune Indienne à des mitaines noires aux mains, pour les empêcher de jaunir—sans doute.

LES LIVRES

Hier encore j'ai eu le spectacle d'une vente de livres et j'ai récapitulé des réflexions que j'avais faites dix fois, vingt fois en pareilles circonstances.

Il s'est vendu, au prix de \$200, une réunion d'ouvrages coûtant \$3,000 en magasin. C'est un piètre remboursement.

Le propriétaire a dû dépenser \$2 par semaine durant trente ans pour enfouir ces \$3,000 dans les tablettes de sa bibliothèque.

La plupart des hommes qui achètent beaucoup de livres ne lisent point. Ils font par conséquent une dépense condamnable.

Cette espèce de luxe est ridicule. Les livres ne sont pas des objets destinés à tout le monde. Penser la démocratie jusqu'à se composer une bibliothèque sans la lire, c'est de l'infatuation, de la pose, de la jactance, de la niaiserie, de la sottise. Si vous avez besoin de livres, ayez-les, mais alors vous vous en servirez comme d'outils, et vous ferez bien, mais n'affichez jamais une bibliothèque que vous ne lisez, ni ne comprenez, ni ne pouvez expliquer—et qui ne vous a pas transformé intellectuellement.

De toutes les marchandises, celle qui tombe au plus bas de la cote est le livre. C'est pourquoi il ne faut pas en remplir sa maison.

Ceux qui ont beaucoup d'argent peuvent se permettre le luxe de former une bibliothèque coûteuse, mais que dire des collectionneurs qui ne peuvent collectionner sans se mettre dans les dettes ou priver leurs familles du nécessaire !

Chacun de nous devrait se tenir au courant des connaissances humaines en lisant et relisant, de cinquante à cent volumes. Vers la troisième lecture d'un bon travail on s'aperçoit que notre intelligence arrive à comprendre la portée des vues de l'auteur.

Par exemple, pas de livres de troisième ou quatrième ordre ! N'achetez et ne lisez que du solide.

Tâchez de découvrir un livre instructif entre dix mille autres, prenez-le et ne l'abandonnez pas.

Si vous voulez être remboursé de votre vivant de la dépense de vos livres, vendez-les à des amateurs qui vous en donneront la moitié du prix, peut-être moins. Si vous retardez la vente jusqu'après votre mort, on en retirera cinq sous dans la piastra.

La manie de lire tout ce qui s'imprime fait acheter des livres sans valeur. C'est de l'argent gaspillé.

D'autres forment des bibliothèques dont ils ne profitent point et que le premier vent ou revers de fortune disperse. C'est de l'argent perdu.

J'admire celui qui consacre une modique somme à se procurer des livres, qui sait les choisir, les étudier et qui en tire partie d'une manière ou d'une autre. Ils sont rares ceux-là, rares à les chercher avec la lanterne de Diogène !

Il y en a qui dévorent les livres—on les croirait instruits à cause de cela même, mais il représentent de gros mangeurs, des goinfres, à qui cette abondance de nourriture nuit de deux manières : en ce qu'elle fatigue le cerveau et alourdit la masse animale de l'homme.

C'est qu'il y a plus d'un écueil pour le lecteur de livres ! Le moyen de les éviter tous c'est de n'acheter que peu, savoir choisir, se bien rendre compte de ce que l'on vient de lire, procéder avec lenteur dans la lecture, et recommencer. En vous gouvernant ainsi, vous deviendrez presque aussi redoutable, aussi éclairé, aussi savant, aussi heureux que celui qui n'a lu qu'un livre.

NOTES ET IMPRESSIONS

L'ingratitude a toujours été la plus juste récompense des trahisons.—G. M. VALTOUR.

A quoi tiennent les destinées puisqu'il suffit d'un souffle pour les renverser.—E. Z. MASSICOTTE.

Ceux qui n'ont pas souffert ensemble ne connaissent pas les liens du cœur les plus puissants.—DUMAS fils.

Prosternons-nous devant les figures héroïques que l'histoire offre à notre admiration ; contemplons les avec respect et demandons-leur de faire descendre du haut de leur piédestal, jusqu'à nous, les vertus sublimes qui font les grands peuples et les grands citoyens.—HONORÉ MERCIER.



THÈBE, — COLONNE DE LA GRANDE SALLE HYPOSTYLE DE KARNACK

LES MERVEILLES DE L'ARCHITECTURE

LES GRANDS TRAVAUX DE L'ANTIQUITÉ COMPARÉS
AUX TRAVAUX MODERNES

(Suite)

Le colisée demeure le dernier travail considérable que nous ait laissé l'antiquité. Maintenant que nous avons vu les œuvres des anciens, examinons les moyens qu'ils eurent à leur disposition.

Dans ces temps reculés, l'humanité était encore dans l'enfance, ou plutôt dans toute la force de la jeunesse ; les hommes étaient forts, mais, il faut le dire, ils abusèrent étrangement de leur force. Ils considérèrent bientôt la force physique et brutale comme la plus belle qualité d'un homme, et ce principe se développant des individus aux peuples, la loi du plus fort régna sur le monde. Dès lors, un peuple vaincu devint un troupeau d'esclaves, et ce sont ces esclaves qui payèrent de leurs souffrances et de leur mort les merveilles dont nous venons de causer ensemble. L'esclavage fut la machine le grand moteur de l'antiquité.

En effet, il n'y a plus de nos jours à en douter : l'humanité se fiant sur sa force physique très considérable, augmentée d'une façon incalculable, par l'esclavage, n'eut point besoin, à cette époque, de rechercher les forces mécaniques extérieures. En un mot la machine, presque nulle en Egypte et en Asie, fut simple et peu durable en Grèce et à Rome.

Si les peuples anciens avaient construit, en effet des machines importantes en métal ou en charpente, on en aurait certainement retrouvé des restes, alors que les fouilles de Khorsabad ont mis au jour, dans des palais parfaitement conservés sous le sable, des centaines de mille livres d'objets de toilette et d'instruments délicats.

« J'admire, dit Letronne, les Egyptiens, mais je suis fort éloigné de leur attribuer, comme on le fait souvent, des machines aussi perfectionnées pour le moins que celles des modernes. Car s'il en avaient eu, pour lever leurs lourds fardeaux, les Grecs leurs contemporains et qui les visitaient, en auraient profité et en auraient construit de semblables. Or à cette époque, la mécanique des Grecs était encore dans l'enfance puisque l'architecte du temple d'Ephèse, n'ayant point de machines pour élever les énormes architraves de ce temple à leur grande hauteur, fut réduit, dit Plin, à enterrer les colonnes dans des sacs de sable, formant un plan incliné sur lequel ces architraves étaient roulées à force de bras. Ce passage de Plin est une autorité historique en faveur de l'usage que les Egyptiens faisaient eux-mêmes du plan incliné pour porter des fardeaux à un niveau élevé, car il est impossible que s'ils eussent eu d'autres moyens les Grecs de ce temps ne les eussent pas connus. »

C'est à l'aide de ce procédé que furent élevés les chapiteaux du temple de Karnak. On a enterré les colonnes avec des sacs de sable à mesure qu'elles s'élevaient, et l'on allongea gradua-

lement le plan incliné en multipliant les pentes. On levait les obélisques au moyen d'une multitude de bras et de leviers habilement combinés, et les auteurs anciens, comme Diodore, appuient cette opinion en disant que c'est ainsi que Ramsès employa 120 000 hommes pour dresser un des obélisques de Thèbes : fait qui, lui seul, annoncerait l'imperfection ou l'absence des moyens mécaniques.

Mais si ce n'était pas assez, voici que les Egyptiens eux-mêmes viennent nous confirmer, par leurs inscriptions et leurs bas-reliefs : langage indestructible et irréfutable gravé pour l'éternité sur les faces de leurs monuments. Ils ont en effet décrit, dans ces bas-reliefs comme une longue encyclopédie de leur époque ; presque toutes les industries et les actes de la vie usuelle ont été tracés par eux avec un soin infini et jusque dans leurs moindres détails. Or à part le taillage, le polissage et le transport des obélisques, ils nous ont également représenté le transport d'un colosse : des milliers d'hommes le tirent avec des cordages, tandis que d'autres portent des vases pour mouiller les cordes et graisser le plancher sur lequel glisse la masse énorme. Si 1 000 hommes ne suffisaient pas, on en mettait 10 000. Ce bas-relief est très remarquable à ce point de vue.

Enfin comme dernière preuve, nous dirons que, il y a trois cents ans à peine, sous Montézuma, les Espagnols virent les Mexicains transporter à de longues distances des fardeaux d'une pesanteur considérable et sans machine aucune. Ce qui confirmerait que la mécanique ancienne a fort bien pu, elle aussi, consister uniquement en des moyens très simples, coordonnés habilement par la longue habitude de remuer de très lourdes masses, et secours surtout par les bras vigoureux de multitudes d'esclaves.

D'un autre côté, s'il est certain que, dans la suite, les Grecs et les Romains construisirent des machines qui, toutes grossières qu'elles étaient sans doute, leur firent d'un grand secours, il est également certain que l'esclave surtout fut la machine intelligente qui accomplit toujours le plus gros de l'œuvre.

Il ne faut pas perdre de vue, du reste, que si de nos jours, on se trouve moins souvent dans l'occasion de remuer ces masses énormes, c'est moins par impuissance que par économie, car je prouverai dans le cours de cette étude, qu'à l'époque où nous vivons, et sans le secours de la vapeur, on a remué, soulevé et transporté des fardeaux aussi pesants que ceux dont se sont servis les anciens.

Ainsi donc voilà un fait bien établi : l'esclave fut le moteur de l'antiquité ; oui, toutes ces constructions que nous venons de passer en revue, ne se sont élevées qu'au milieu d'un concert de gémissements et de sanglots ; sous ces pierres énormes, sont tombés, écrasés par milliers, des malheureux dont personne ne connaîtra jamais les douleurs infinies. Quand on pense que les bas-reliefs trouvés à Babylone nous montrent plusieurs de ces infortunés, enchaînés à un bloc gigantesque, qu'ils s'efforcent de traîner sous le fouet du maître, tandis que Nabuchodonosor lui-même se fait une joie cruelle de percer à coups de lance les yeux d'un malheureux à genoux devant lui, et dont la seule faute, peut-être, était d'avoir succombé sous la fatigue et le poids de la pierre qu'il traînait !

Et ce n'est pas seulement un fait unique que je choisis : les murs de Ninive et de Babylone sont couverts de ces terribles peintures. « Barbaries, débauches de sang, orgies de supplices, détaillées soigneusement par ces rois fameux sur les murs de leurs palais, comme leur plus beaux vitres de gloire, monceaux de têtes et de mains coupées, peaux de prisonniers écorchés vifs couvrant les remparts, longue file de malheureux expirant sur des pals : voilà l'antiquité chantée par les poètes. Certes on serait tenté de dire avec M. Lenormand : — Mieux vaut mille fois la barbarie qu'une pareille civilisation. » (1)

O monuments de l'antiquité, si vous êtes admirables par la majesté de vos proportions, combien vous nous êtes odieux par les innombrables victimes que vous avez faites et dont les larmes et le sang ont arrosé chacune de vos pierres. Ah ! quand on pense à ces horreurs on comprend la

(1) Gustave Lebon.

colère de Dieu qui, par la bouche de ses prophètes, faisait éclater contre ces peuples la menace de ses terribles malédictions. Et ces prédictions se sont accomplies : comme une juste punition des crimes de ces tyrans, les monuments qu'ils avaient élevés de façon à les faire durer éternellement, ces monuments, malgré tous leurs efforts, malgré la matière indestructible employée à les construire, sont tombés aujourd'hui. Pour le visiteur, ils sont enveloppés de la désolation et du deuil, et le nom du tyran qui les a élevés est presque aussi inconnu que celui du malheureux esclave mort en les achevant.

Et cette barbarie durait depuis 5,000 ans, encouragée jusque dans ces peuples que l'on s'accorde à reconnaître aujourd'hui comme ayant été jadis les dépositaires de toute civilisation ; par ces Grecs, par ces Romains eux-mêmes qui ensanglantèrent par d'atroces hécatombes leurs arènes innombrables et leur coiffée de lugubre mémoire, qu'un grand penseur moderne (1) félicitait si justement du nom de " Temple du meurtre, "

Voilà tout le secret qui fit que les anciens parent élever presque sans dépense ces édifices aux vastes proportions qui engloutiraient de nos jours des sommes incalculables, mais qui s'élevaient presque sans frais, dans ces époques reculées, grâce à ces esclaves qu'on ne payait pas et dont les foyes innombrables peinaient pour le tyran, sans espoir de récompense, sans espoir de délivrance, et ne désirant qu'une chose peut-être, celle de travailler avec acharnement pour abrégier le plus possible l'épouvantable existence à laquelle ils étaient condamnés.

J. Lonnieux

(A suivre)

CARNET DU " MONDE ILLUSTRÉ "

On annonce la mort de M. Alexandre Robillard, de Saint-Eustache. Le défunt était l'un des patriotes de 1837 et a pris part à la bataille de Saint-Eustache sous les ordres de Chénier.

**

Le *Vancouver* de la ligne Dominion, s'est échoué le 12 courant au matin, sur les côtes d'Irlande. Il a pu être dégagé le lendemain et ramené à Liverpool, où il sera réparé, car son hélice est endommagée.

**

Les Berlinots deviennent spirituels. Un mauvais plaisant, apprenant la démission du chancelier de Caprivi, a envoyé devant sa porte vingt voitures de déménagement. On a eu beaucoup de peine à les renvoyer, et les passants riaient de l'aventure.

**

A 11.40 heures du soir, le 11 courant, une violente secousse de tremblement de terre, qui a duré environ deux secondes, a été ressentie à Yamaoka. Un grondement sourd s'est fait entendre en même temps que la secousse se produisait. La direction de ce bruit semblait être de l'ouest à l'est.

**

Un club aussi original que son nom est long vient de se fonder à Berlin, il se nomme ainsi : " L'antihaendelndiehosentaschenalterein. " Sa mission consiste à corriger les gens qui ont la manie de toujours se fourrer les mains dans les poches de leur pantalon. Ce club vient de s'installer dans un somptueux hôtel de la Donhoff Platz.

A quand la création d'un autre établissement qui tendrait à empêcher les maniaques, bien plus dangereux, qui fourrent leurs mains dans les poches des autres ?

(1) Laménais.

Ce serait au moins aussi original et certainement plus utile.

**

On sait que le Frère Didace, Récollet, mort en odeur de sainteté à Trois-Rivières, a été inhumé dans l'église de son ordre, aujourd'hui convertie en temple anglican. Or, les Franciscains veulent entrer en possession de leur ancienne église.

Sir Hector Langevin aurait été nommé par le gouvernement pour régler cette question entre Mgr Laflèche et les Anglicans. Si l'affaire s'arrange, le Père Frédéric de Ghyville, prendra possession de l'église et du presbytère.

L'évêché de Trois-Rivières est, dit-on, disposé à payer une jolie somme pour rentrer en possession de l'église et du corps de frère Didace.

**

Le 9 courant, vers 3 30 heures de l'après-midi, une partie de la toiture du nouvel édifice construit au coin de la rue Craig et de la Côte de la Place d'Armes par la Cie des Chars Urbains de Montréal s'est écroulée. Au moment de l'accident, une centaine d'ouvriers étaient à l'ouvrage, et l'on crut un moment à une atroce hécatombe. Cependant, on n'a retiré des décombres que trois cadavres, ceux de MM. Joseph Marquis, Joseph Pazé et Adolphe Leblond. Cet affreux accident donne lieu à bien des commentaires, et on se demande en core à quoi on doit l'attribuer, et sur qui retombent les responsabilités. Une enquête a été ouverte, dont nous donnerons le résultat.

**

PETITE POSTE EN FAMILLE.—Mlle M. L. L., St-Zothique.—Nous avons reçu votre carte postale, mais nous n'avons pu la point comprendre. Veuillez expliquer de quoi il s'agit.

G.-P. L., Montréal.—Votre article n'a pas été accepté par la rédaction.

Givre, Contrecoeur.—Le genre adopté par notre journal ne nous permet pas de publier votre dernier article.

H.—Impossible de faire paraître le petit essai envoyé.

J. P. B., Montréal.—Votre sonnet aurait besoin d'être retouché. Le dernier vers du deuxième quatrain est incompréhensible, de même que le tercet qui le suit.

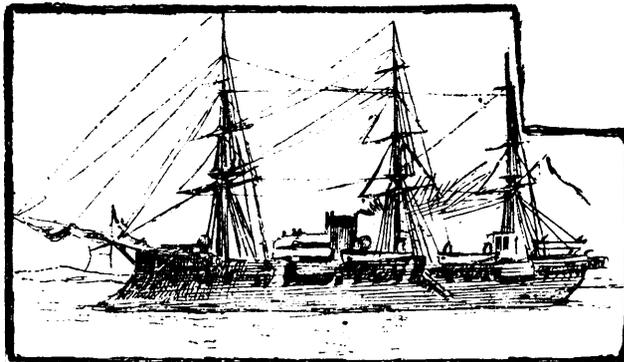
J. A. G., Suerbrocke.—Impossible de publier votre essai poétique, il pêche trop contre les règles.

Aug. L.—Votre étude poétique *Nos Morts* a été soumise à la rédaction.

L'EXPLOSION DE L'ARETHUSE

(Voir gravures)

Il y a quelques jours, nous annonçons à nos lecteurs le triste accident survenu à l'*Aréthuse*, la frégate française qui, il y a trois ans, faisait à Montréal une visite dont le souvenir restera longtemps dans les cœurs canadiens.



L'ARETHUSE

Nous donnons aujourd'hui des vues de cette terrible catastrophe, et nous envoyons aux braves français toutes nos sympathies dans le grand malheur qui vient de les frapper.

Voici les détails de la catastrophe.

Le 27 octobre, une explosion a eu lieu le matin

dans la chauffe du croiseur *Aréthuse*, qui procédait à des essais de machine sur place au fond de l'arsenal. Six hommes ont été tués, ils ont été libéralement bouillis, ce sont trois matelots mécaniciens et trois matelots chauffeurs ; six autres ont été blessés dont un maître mécanicien, un deuxième maître et M. Terme, maître principal des constructions navales.

La vapeur sortait du bâtiment dans de telles proportions qu'on a cru à un incendie, et que les troupes et les marins sont accourus de toutes parts.

L'*Aréthuse* est un croiseur de seconde classe de 2,400 chevaux et 20 canons. Elle faisait récemment partie de la division navale de l'Atlantique, où elle portait le pavillon de l'amiral d'Abel de Libran. Rentrée à Brest, elle avait reçu un ordre d'armement et devait faire partie des bâtiments destinés à renforcer la division navale de l'océan Indien.

L'explosion est due à la rupture d'un tuyau de prise de vapeur situé à l'arrière des chaudières.

Les premiers cadavres retirés étaient défigurés, brûlés, épouvantables à voir. On les transporta aussitôt à l'hôpital.

LES PREMIERS PAS

Certes, il tenait déjà bien sa place nouvelle dans la maison, son berceau près du lit, sa haute chaise à table, et par tout un rappel de cette vie enfantine, souriant dans les joujoux qui traînaient, et les blancs et doux vêtements du premier âge. Mais voici tout à coup, sur les tapis et les parquets, l'appui d'un petit pied maladroit, d'abord irrégulier, heurté et qui bronche, puis marquant l'entrain et la vitesse d'une poaruite ou d'un jeu. Vif émoi : il marche !

Il marche avec une hésitation de tout l'être, ses petites mains tendues écartées en balancier ; et à le surveiller, à le suivre, on sent qu'un être se révèle d'initiative et de volonté, allant tout de suite à la lumière, à l'attirante fenêtre où l'espace lui apparaît, la transformation du ciel, le vol des oiseaux ; ceci avant la recherche d'un coin préféré ou l'élan vers un jouet qu'il rattrape avec un désir déjà plus rapide que les petites jambes, une fixité de regard, une volonté du but et de l'indépendance.

Un joli mot de mère :

— " Quand mon fils a commencé à marcher seul, j'ai senti qu'il se détachait de moi ! "

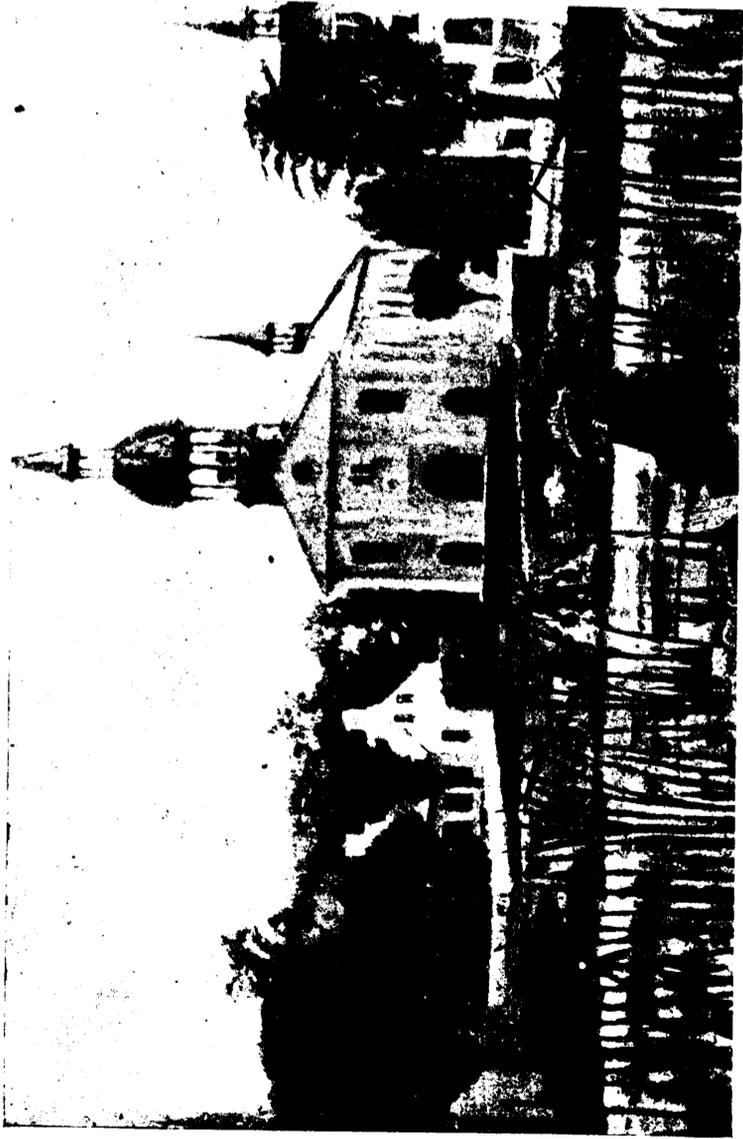
Un coup pénible au cœur, cette première tentative d'éloignement que l'enfant renouvellera plus tard à chaque élan de sa jeunesse...

— " Il s'appuyait aux meubles, s'accrochait à ma robe... Pais, un jour, il se retourne, essaie ses pas tout branlants, s'équilibre, et le voilà parti !... Oh ! j'ai pleuré ! "

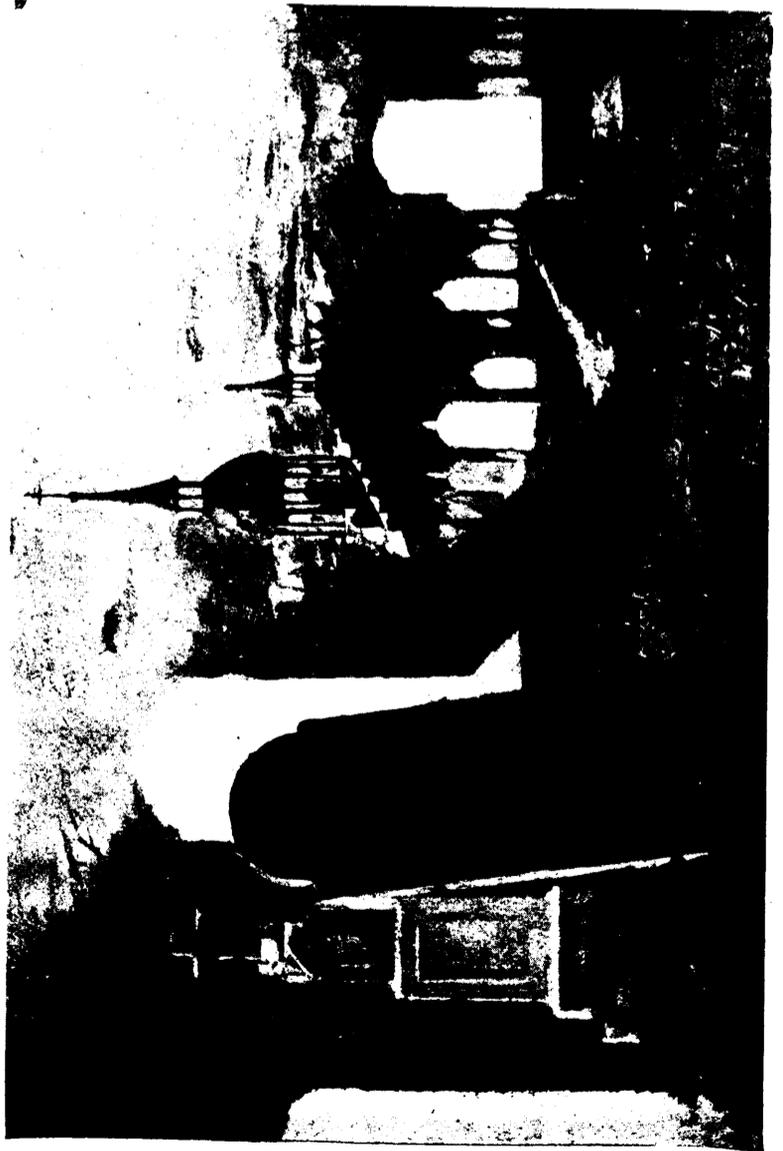
Oui, c'est le premier départ et la première imprudence. Heurt aux meubles, chutes légères ; des cris et d'abondantes larmes en révolte contre la douleur inattendue et la dureté de la vie aux expériences ; viendront l'adresse, la précaution, les repères choisis pour aller d'ici là. Et c'est une étape importante dans la vie enfantine, si bien que les mères l'inscrivent dans cette mémoire des menus faits et des dates charmées qui font le divin ratâchage des familles, et que les premiers petits souliers comptent parmi leurs reliques, plus tard retrouvés et comparés : ceux-là plus larges, plus forts, aux pieds solidement chevillés des fils, ceux-ci plus étroits, délicatement enrabannés pour les fillettes, et tous presque neufs, à peine fanés aux semelles, ayant la destinée de toutes les parures du jeune âge, dépassées vite par la croissance de l'être, car l'enfant pousse et grandit toujours de matin en matin : c'est son travail et sa loi, écartant et rejetant ses enveloppes successives, montant jusqu'au baiser qui se penchait pour lui.

MME DAUDET.

Pour être utile à tous, un homme d'Etat doit prendre son parti de n'être agréable à personne.— G.-M. VALTOUR.



SAINT-TIMOTHÉE — L'ÉGLISE



SAINT-TIMOTHÉE. — LE CIMETIÈRE. (Tableaux de F. X. A. Rapin, photos. J. N. Laprés)



MATTAWAN (ONT) — PLACE DE CAMPEMENTS — (Photo. B. Charron)



MANIWAKI. — LA FÊTE DES IROQUOIS



1. L'hon P. E. Leblanc, prés. d'honneur ; 2. Rév. M. Auclair, prés. d'hon. ; 3. G. Lamothe, prés. d'hon ; 4. Chs. A. Parisault, v. prés. d'hon. ; 5. H. R. Pelletier, prés. ; 6. G. Robillard, sec. ; 7. J. E. Parent, v. prés. d'hon. ; 8. A. Blais, 1er v. prés. ; 9. J. I. Desroches, médecin en chef ; 10. J. H. Riopelle, 1er méd. exam. ; 11. C. Landry, 2e v. prés. ; 12. L. Paquette, trés. ; 13. J. Robillard, 1er com.-ord. ; 14. G. Meunier, 2e com.-ord. ; 15. F. X. Larivée, auditeur

BUREAU DE DIRECTION DE "LA SOCIÉTÉ DE PROTECTION DES MALADES"

L'ALOUETTE

Le jour commence à peine à blanchir les collines ;
La plaine est grise encor ;
Au long des prés bordés de sureaux et d'épine,
Le soleil aux traits d'or
N'a pas encor changé la brume en perles fines.

Et déjà, secouant dans les sillons de blé
Tes ailes engourdies,
Alouette, tu pars, le gosier tout gonflé
De jeunes mélodies,
Et tu vas saluer le jour renouvelé.

Dans l'air te balançant, tu montes et tu chantes,
Et tu montes toujours.
Le soleil luit, les eaux frissonnent blanchissantes ;
Il semble qu'aux entours
Ton chant ajoute encor des clartés plus puissantes ;

Plus haut, toujours plus haut dans le bleu calme et pur
Tu fuis allège et libre ;
Tu n'es plus pour mes yeux déjà qu'un point obscur,
Mais toujours ta voix vibre :
On dirait la chanson lointaine de l'azur.

O charme aérien !... Alouette, alouette,
Est-ce du souffle heureux
Qui remue en avril les fleurs de violette,
Ou du rythme amoureux
Des mondes étoilés, que ta musique est faite ?

Pour qui l'écoute, un jour de réveil printanier,
Lorsque la feuille pousse,
Elle a de doux accents qu'on ne peut oublier :
Moins exquise et moins douce
Est la framboise mûre aux marges du sentier ;

Moins vive l'eau jaillit dans la roche creusée
Ou le martin-pêcheur
Baigne l'extrémité de son aile irisée ;
Moins fine est la senteur
De la reine-des-prés ; moins fraîche est la rosée.

Tout s'éveille à ta voix : le rude labourer
Qui pousse sa charrue,
Le vieux berger courbé qui traverse rêveur
La grande friche nue,
Se sentent rajeunis et retrouvent du cœur.

Sur tes ailes tu prends les larmes de la terre
A chaque aube du jour,
Et des hauteurs du ciel, par un joyeux mystère,
Tu nous rends en retour
Des perles de gaieté pleuvant dans la lumière.

ANDRÉ THEURIET.

LA SOCIÉTÉ DE PROTECTION DES MALADES ET SES FONDATEURS

Parmi nos nombreuses sociétés de bienfaisance et de secours mutuels, quelques unes locales, catholiques nationales, mais un trop grand nombre étrangères, indifférentes à notre foi et à nos aspirations nationales, dans certains cas même ouvertement hostiles à tout cela, une nouvelle société vient de prendre place.

Je la présente à mes lecteurs telle qu'elle s'offre elle-même au public ; voici :

LA SOCIÉTÉ DE PROTECTION DES MALADES

FONDÉE A MONTRÉAL LE 1ER OCTOBRE 1894

Incorporée en vertu des articles 3096 et suivants des Statuts
Réformés de la Province de Québec

Venant avec un programme nouveau et une organisation efficace pour le réaliser, cette jeune association est appelée à de réels succès.

Un fait certain c'est qu'elle répond, selon qu'elle s'est proposé de le faire, dans l'esprit de ses fondateurs, à un besoin indéniable, chez les classes ouvrières particulièrement.

Dans ces intéressantes couches sociales, en effet, où les hauts gains sont ignorés, on vit au jour le jour sur le salaire quotidien. Et le nécessaire, un peu de superflu même ne manquent point tant que le travailleur ne chôme pas, que la santé se soutient bonne.

Mais viennent les jours angoissés de la maladie, pour le chef de la famille, les besoins de la vie journalière sont toujours les mêmes pour la femme et les petits, et il s'y ajoute ceux du cher malade sur le sort de qui l'intérêt de toute la maison se trouve concentré, dans les affres de l'anxiété la plus vive.

Or, il arrive alors que, avec la cessation du travail du père, non seulement est tarie la source du bien-être accoutumé, mais comme on aura négligé d'accumuler quelques réserves à la caisse d'épargne, négligence trop commune, hélas ! dans nos ménages ouvriers, le nécessaire même vient à manquer et c'est la misère qui se joint à la maladie et ajoute au désespoir qui consterne déjà cette famille.

Que si, après avoir ainsi languï durant quelques semaines, la désolation des siens redoublant les souffrances de sa maladie, le pauvre ouvrier vient à mourir, c'est parfois au sein du dénuement le plus complet ; car on aura fait tous les sacrifices pour prolonger ses jours, et il ne restera souvent pas de quoi lui faire des funérailles convenables, de quoi permettre à sa femme et ses enfants de porter son deuil d'une manière décente.

"La Société de Protection des Malades" a voulu pourvoir ses membres contre toutes ces tristesses et ces misères. L'ouvrier qui en fera partie n'a rien de tel à craindre ; elle le met à l'abri de ces coups, souvent les plus douloureux, de la mauvaise fortune.

Pour trois piastres qu'il aura versées une fois, aux jours d'abondance, et puis cinquante centimes par mois, si faciles à économiser, dans le ménage ouvrier aux plus modestes ressources, "La Société de Protection des Malades" assure au chef de famille une indemnité de CINQ PIASTRES par semaine, à partir de la seconde semaine de maladie, et durant une période maxima de quinze semaines dans la même année. De plus, elle donnera CINQUANTE PIASTRES, en cas de décès, afin d'assurer à chacun de ses membres une sépulture, des funérailles convenables et une aide à sa famille.

Tout cela sous la simple réserve que la maladie ou autre incapacité de travailler qui donnent également ouverture aux droits aux secours, ne proviennent pas d'un acte immoral ou criminel, ou de l'intempérance, et que le requérant soit un membre actif de l'association au moins depuis trois mois.

"La Société de Protection des Malades" est assurément celle qui offre de pareils avantages, étant données les bases de stricte économie sur lesquelles elle opère, aux taux les plus minimes.

Vient-on connaître, à présent, les conditions d'admissibilité dans cette association de bienfaisance, destinée à jouir d'une grande popularité chez les classes ouvrières, on n'en saurait douter, nous les citons intégralement, car elles offrent comme un gage nouveau de sa solidité et de son efficacité :

- 1o Etre du sexe masculin ;
- 2o Etre âgé de seize ans au moins et ne pas avoir atteint cinquante ans ;
- 3o Professer la religion catholique romaine ;
- 4o Parler la langue française ;
- 5o Etre doué d'un bon caractère, avoir une bonne conduite, jouir d'une bonne réputation morale et pratiquer la sobriété ;
- 6o Enfin, ne pas exercer une des professions réputées dangereuses par la dite Association.

Pour compléter la présentation de cette jeune société, bien locale, fort utile, et que je tiens à bien faire connaître à mes lecteurs, il me reste à donner la liste des membres fondateurs de cette bonne œuvre philanthropique et chrétienne. On y rencontrera des noms qui sont eux-mêmes tout un programme et une garantie de réussite pour cette entreprise de patriotisme et de générosité qui entre tout à fait dans ce grand mouvement d'organisation de régénération évangéliques, de "christianisme social," pour me servir du mot adopté, qui commence, en tous pays, à électriser les masses aussi bien que les esprits d'élite et à les rattacher de plus en plus à l'action et à l'influence de l'Eglise de Jésus-Christ dans le monde.

Je ne signalerai aucun nom particulièrement, pas même ceux qui se détachent en vedette sur le gros du groupe ; je renvoie tout bonnement mes lecteurs au joli tableau photographique que publie le MONDE ILLUSTRÉ de ce jour. Dans toutes ces bonnes physionomies, bien nationales, ils trouveront, j'espère, des amis, ils reconnaîtront des hommes de dévouement, des hommes d'action.

Voici les noms des directeurs de cette nouvelle société de bienfaisance :

Présidents d'honneur : Rév. M. Auclair, curé de la paroisse Saint-Jean Baptiste de Montréal ; M. Gustave Lamothe, C.R. ; l'hon. P. E. Leblanc, orateur de parlement provincial. Vice-présidents d'honneur : M. J. E. Parent, notaire, Saint-Jérôme ; M. Chs. Ald. Pariseau, avocat. Président : M. Hormidas Pelletier, avocat ; 1er vice-président : M. Adelbert Blais, commerçant ; 2e vice-président : M. Cyrille Landry, entrepreneur ; Animateurs : M. M. J. Carot, inspecteurs d'écoles ; M. F. X. Larivée, agent d'annonces ; 1er commissaire ordonnateur : M. Jérôme Robillard, commissaire-marchand ; 2e commissaire-ordonnateur : M. Georges Meunier, entrepreneur ; Secrétaire : M. L. G. Robillard, comptable, 918, rue Berri ; Trésorier : M. L. Paquette, marchand-épicer, 1182, rue Saint-Denis ; Médecin en chef : Dr J. I. Desroches, membre du conseil d'hygiène de la province de Québec ; 1er médecin-examineur : Dr J. H. Riopelle, 362A rue Rachel.

Pour ma part, je me plais à reconnaître en ces entrepreneurs concitoyens, des bienfaiteurs de leurs compatriotes et coreligionnaires ; et je leur offre, à ce titre, l'hommage de mes gratitude avec tous mes vœux pour le succès que méritent leurs efforts.



UN ÉPISODE DE LA GUERRE DE 1870

Et cette vision qui me hante souvent ne m'est ni moins pénible, ni même douloureuse qu'au premier jour.

* *

La terre désolée résonnait comme un tambour trop tendu. Le roulement des voitures, le galop des chevaux, le pas des piétons, donnaient des vibrations sourdes qui allaient se perdre dans l'air calme, secouant le givre, cette fleur d'hiver. On était au 30 décembre, l'année qui agonisait disparaissait inoubliable, fatale et maudite. Elle figure en chiffres de sang dans notre histoire : c'était 1870.

* *

Ce soir-là, ma mère, qui comme d'habitude, m'avait pris sur ses genoux, me déshabillait lentement. Un feu de bois envoyait ses tièdes caresses sur mon corps demi-nu ; mes gambades de tous les soirs ne faisaient pas rire. Comme je devenais plus brayant, elle me dit, bas à l'oreille :

— Sois sage, mignon, papa est bien fatigué.

Je me retournai. Mon père, accoudé sur la table, paraissait réfléchir profondément ; une ride que je ne lui connaissais pas lui courait au front d'une tempe à l'autre...

— Peut-être cette nuit, peut-être demain... Ils peuvent arriver d'un moment à l'autre.

— Ils !

— Qui ça, ils ? demandai-je en enfant gâté.

— Tu ne comprends pas, me répondit-il, s'efforçant de sourire...

— Des méchants, acheva-t-elle, des hommes fort méchants, qui font pleurer les enfants, leurs mères, et qui tuent les... .

Ma pauvre mère ne put achever, des sanglots la secouaient et ses larmes m'inondaient les joues.

A ce moment, on frappa : Jean, notre vieux jardinier, pâle et défait, s'approcha de mon père en titubant : il bégaya quelques mots.

— Eux, déjà !... Je m'y attendais... Où sont ils ?

— A la grille.

— J'y vais.

Mon père se leva péniblement, m'embrassa sur le front et sortit en disant : "Courage !"

— Pourquoi dit-il courage, papa ?

— Parce que... parce que...

Et ma mère, dont les dents claquaient, me porta au lit, tout en me couvrant de baisers qui me faisaient pleurer. Je m'endormis, néanmoins, pendant que ma mère priait, agenouillée près de mon lit. Sa voix s'était faite douce, douce ! J'enten-

dis : " Plus de veuves, Seigneur !... plus d'orphelins !"
Les Allemands arrivaient dans la petite ville de X***.

* *

Notre maison donnait sur la place principale.

Un matin, — quelques jours après, — mon père, absolument atterré, rentra. La ride que j'avais remarquée une fois seulement, s'était approfondie ; je n'y compris rien, mais cela me rendit triste, d'une tristesse inconnue. S'étant laissé choir sur un siège :

— Ne t'effraie pas, dit-il à ma mère ; encore une mauvaise nouvelle : Martin, le charbonnier, en a tué un... et il est arrêté.

— Martin !... Où... comment ?

— Voilà. Hier soir, il fut prévenu que son fils, grièvement blessé à Sedan, avait succombé ; alors, dans son désespoir, il dit à sa femme qui s'arrachait les cheveux de délire :

— Assez... les larmes ne signifient rien ; je vais t'en calbuter un, et proprement.

Il prit un fusil, celui qui lui servait pour l'affût, l'arma et partit.

Une heure après, il était de retour.

— Notre gars doit être content, dit-il d'une voix farouche, en replaçant l'arme toute fumante.

— Combien ?

— Un, mais un qui compte... un à casquette.

— Bien ! mon homme. Ah ! les gueux, les canailles !... Ce que j'ai pleuré, il faut que sa mère le pleure, à celui là.

Ils se couchèrent.

La guerre fait perdre tout sentiment d'humanité, rend féroce.

— A la première heure, continua mon père, une ronde a découvert le corps sanglant d'un lieutenant allemand — la victime du charbonnier. — Immédiatement, le capitaine a fait mander le maire et a menacé de mettre le feu à la ville si le ou les coupables ne lui étaient amenés avant la fin du jour.

Martin n'a pas tardé à l'apprendre et, loyalement, ne voulant pas la raine de tous, il s'est livré.

— Alors... ?

— On va le jager. Bien entendu, il est condamné d'avance. Pauvre vieux !... Cette guerre, quelle boucherie !... Plus d'hommes, rien que des brutes. O guerre, sois maudite !

* *

Martin, je le connaissais bien ; il était le terreur des enfants de toute la contrée. On le désignait communément sous le nom de " l'homme noir." Son souvenir, évoqué de temps à autre, suffisait pour calmer, comme par enchantement, les grosses colères, et Croquemitaine, qu'on ne voyait jamais, n'avait pas son prestige.

* *

Comme mon père l'avait pensé, Martin avait été condamné séance tenante.

On devait le pendre le lendemain au soleil levant. Aussitôt que le bruit s'en répandit, les habitants de la ville de X*** s'enfermèrent chez eux ; pas une porte entrebaillée, pas une persienne battante, tout hermétiquement clos. Les maisons n'étaient plus que des cercueils dans lesquels on vivait hébété, l'âme angoissée d'émotions cruelles.

— Et que faire pour délivrer la victime ?

— Rien !

On avait offert de l'argent, les Prussiens l'avaient repoussé.

* *

J'étais encore au lit quand mon père me prit brusquement dans ses bras en me disant : " N'aie pas peur, petit, sois bien sage ; viens, il le faut."

Il me conduisit à une fenêtre et me dit : " Regarde."

Ce que je vis ?

Au milieu de la place, Martin se balançait à l'extrémité d'une corde. Son corps, qui sarsautait, ébranlait la potence qu'on avait élevée à la hâte.

— Tu vois, me dit mon père, tâche de bien comprendre. Ils ont tué son fils, et lui, pour se venger, a tué un Prussien. Alors, comme les autres

voulaient tout brûler, Martin a avoué son crime ; ils se sont emparés de lui et ils sont là deux cents pour le pendre,

— Et qui vengera Martin ? demandai-je blême et tremblant.

Mon père, qui pleurait, me montra le ciel.

— Dieu seul le sait, répondit-il.

Au même instant, nous entendîmes derrière nous un bruit sourd.

Ma mère, inquiète de notre absence, était venue. Une dernière convulsion du penda l'avait glacée d'effroi : elle s'était évanouie.

* *

Que les femmes orient pitie, soit. C'est leur rôle de fille, de sœur, d'épouse et de mère. Chez nous ? Oh ! chez nous, sachez-le bien, Allemands, la pitié ne vient qu'après la victoire. Quand le Rhin, ce fleuve qui charrie du bleu des cieux, repassera au rouge, ce sera l'aurore d'une ère nouvelle ; nos statues se dévoileront d'elles-mêmes, et la France, avec ses filles enfin retrouvées, répondra à votre cri de mort de 1870 par celui de :

— Vivez, Allemands, vivez !

* *

Quand je passe parfois dans la petite ville de X***, j'arpente tristement la place. Je revois Martin démesurément grand, agoniser sous de gros nuages menaçants ; je revois ma mère inanimée, cadavre vivant... Et cette vision, qui me hante souvent, ne m'est ni moins pénible, ni moins douloureuse qu'au premier jour.

PAUL HUBERT.

QUESTION HISTORIQUE

QUELLE EST L'ORIGINE DE LA TRAITE DES NOIRS, ET QUAND A-T-ELLE CESSÉ ?

On sait ce qu'était le commerce des noirs. Ce fléau, si on ne l'avait arrêté, aurait dépeuplé l'Afrique. Pour recueillir quelques douzaines d'esclaves, les traitants pillaient plusieurs villages et massacraient des centaines d'habitants. On a calculé que pour un esclave robuste, on tuait quinze hommes. Voici comment la traite prit naissance :

Au XVe siècle, des Musulmans, chassés d'Espagne, tombèrent entre les mains des Portugais, qui consentirent à les échanger aux Sarrasins contre un plus grand nombre d'esclaves noirs.

Vers la fin du XVIe siècle, tous les États faisaient transporter des nègres dans leurs colonies d'Amérique. Mais en 1751 les Quakers demandèrent l'abolition de l'esclavage dans le Nord de l'Amérique ; ils finirent par l'obtenir en Virginie, en Pensylvanie, dans le Massachusetts et le Connecticut. De là, les idées anti-esclavagistes se propagèrent en Europe.

L'Angleterre abolit la traite en 1807, et la France en 1810 (Le traité fut confirmé par Napoléon pendant les Cent jours.)

Mais cette abolition eut besoin d'être rappelée à plusieurs reprises. En France, nous trouvons la déclaration de 1814, l'ordonnance de 1817 et les lois de 1818 et 1826. A leur tour, l'Autriche, la Prusse et la Russie, en 1841, défendirent à leurs nationaux le commerce des noirs.

Enfin, l'Angleterre, en 1838, et la France, en 1848, sur la motion de Schœlcher, émancipèrent les esclaves de leurs colonies, et, par suite de la guerre de sécession, les États-Unis d'Amérique furent débarrassés complètement de ce vestige des anciens siècles. Il ne resta plus alors que le Brésil et les républiques de l'Amérique du sud qui eurent des esclaves. Depuis deux ou trois ans, ces derniers foyers ont disparu, et, de nos jours, l'esclavage n'existe plus que dans le centre de l'Afrique. Mais la civilisation, représentée par la France et l'Angleterre, a restreint de plus en plus ses proportions, et dans peu d'années il aura complètement disparu.

Le comble de la pénitence pour une blanchisseuse : Repasser ses péchés et en peser les conséquences.

FAITS SCIENTIFIQUES

Deux nouveaux appareils automatiques, qu'il est bon de signaler aux amateurs de musique et aux militaires qui pratiquent le tir à la cible à grande distance.

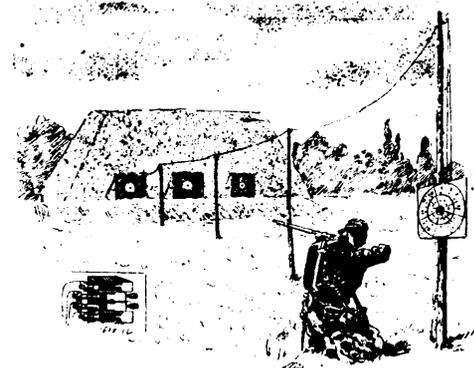
Tous ceux qui ont joué de quelque instrument savent combien il est ennuyeux de s'interrompre pour tourner la page. On n'a pas toujours auprès de soi, surtout quand on a pas le bonheur d'être jolie femme, un auditeur qui s'empresse à l'instant voulu.



TOURNE FEUILLETS AUTOMATIQUE

La tourne-feuillets automatique consiste en deux agrafes qui servent à fixer, sur des pupitres quelconques, un faisceau d'aiguilles mobiles, actionnées par une poire pneumatique dissimulée sous le pied, comme le montre la gravure ci dessus. Le nombre des aiguilles dépend naturellement du nombre de pages à tourner : à chaque pression du pied, un feuillet se tourne.

Le marqueur automatique du tir à la cible est fondé toujours, comme tous les appareils de cette destination, sur le principe de l'électro-aimant qui, lorsque le courant passe, attire l'extrémité d'un levier déclanchant un signal.



MARQUEUR AUTOMATIQUE POUR CIBLE

La cible réceptrice et la cible indicatrice (celle-ci placée près du tireur) sont toutes deux divisées en un certain nombre de secteurs ; derrière la cible réceptrice sont disposées des boutons munis de tiges entourées de ressorts à boudin qui, lorsqu'ils sont déformés par le choc de la balle, établissent un contact dans le circuit électrique formé par des fils télégraphiques et font sortir dans la partie correspondante de la cible indicatrice un petit index.

Plus de marqueurs, plus de drapeaux signaux : célérité et sécurité, ce sont là des avantages qui ne sont pas à dédaigner.

Les ouvrages suivants sont toujours en vente les *Farces de Piron* (10c), le *Pater* (10c), les *Lettres d'un Étudiant* (10c), *Un Disparu* (10c), *l'Ami des Salons* (10c), les *Loisirs d'un Homme du Peuple* (50c). Qu'on s'empresse de venir les acheter chez G. A. & W. Damont, 1826, rue Sainte-Catherine.

LA GUERRE EN ASIE

C'est fait. Port Arthur et Tallien-Wan sont au pouvoir des Japonais. Cette dernière ville surtout n'a pas fait long feu et, après quelques coups de canons, les Japonais s'en rendirent maître le 6 novembre, tandis que la garnison chinoise s'enfuyait avec un empressement remarquable. "Le sol, disent les dépêches, était littéralement couvert de sabres, de fusils, d'étendards et d'objets d'équipement."

Le même jour, dans l'après-midi, la flotte japonaise, qui ignorait encore la prise de la ville, arrivait dans la baie de Tallien-Wan, pour soutenir l'armée de terre : mais les marins arrivaient après la bataille, et ne tirèrent de coups de canon que pour célébrer leur victoire !

A Port-Arthur, on a découvert avec surprise que le général et tous les officiers chinois, chargés de défendre la place, l'avaient quittée secrètement depuis le 6 novembre !

Partout où ils passent, les Japonais lancent des proclamations, affirmant qu'ils ne font point la guerre au peuple chinois, mais à son gouvernement, et promettant qu'ils ne feront aucun mal aux habitants qui resteront tranquilles. Et, de fait, aucune déprédation n'est commise par les troupes, qui paient comptant tout ce dont elles ont besoin.

Cette conduite fait un contraste étrange avec celle des troupes chinoises qui, chargées de protéger et de défendre le pays, le dévastaient sur tout leur passage, maltraitant les habitants et se conduisant en véritables barbares.

Les deux Américains, arrêtés avec un Chinois à bord du navire français, le *Sydney*, ont été remis en liberté après avoir signé un document par lequel ils s'engagent à ne plus combattre contre le Japon. Quant au Chinois, il a été retenu prisonnier. Les Américains font le plus grand éloge des bons traitements qu'ils ont reçus des Japonais pendant leur courte captivité.

On dit que le prince Kung, président du ministère chinois, en apprenant que la France et les autres puissances européennes refusaient d'intervenir en faveur de son pays, s'écria : "En ce cas, la Chine est perdue !"

A Pékin, les gens riches, en proie à une peur... jaane, quittent la ville avec leurs richesses, on craint que la populace ne se soulève quand elle connaîtra la vérité qu'on lui laisse ignorer, et les ministres étrangers se réfugient eux-mêmes à Shanghai, dans la crainte d'une émeute terrible dans la grande ville.

Li-Hung Chang lui aussi, le potentat autrefois si redouté, en est réduit à fuir de Tien-Tsin, la ville sacrée, emportant avec lui qu'il a de plus précieux, et, en quittant le séjour de sa gloire et de sa puissance écroulées, il a pu voir, sur les murs où elles ont été apposées par des mains inconnues, d'infâmes caricatures, ridiculisant le vice-roi jadis si puissant et si respecté du Pet-cht-Li.

On dit que les Chinois possèdent encore deux forteresses à Port Arthur, et qu'après un combat désespéré avec les Japonais ils auraient réussi à les conserver.

Pendant ce temps, l'armée principale poursuit sa route à travers la Mandchourie ; des combats ont eu lieu de-ci, de-là toujours à son avantage, et les fleuves du Grand Empire charrient dans leurs flots troubles et endormis, les corps de ses trop faibles défenseurs...

"La Chine est perdue !"

P. C.

NOTES ET FAITS

Erreur n'est pas compte

"Ne vous trompez pas de pouls."

C'est le conseil que la *Médecine Moderne* adresse aux docteurs en général en leur contant la mésaventure arrivée à un de leurs confrères des Etats-Unis.

L'Esculape américain, qui sans doute ne fait partie d'aucune de ces sociétés de tempérance si nombreuses dans le pays, avait été appelé auprès

de la femme d'un de ses amis, à l'issue de son repas, c'est-à-dire au moment où d'ordinaire il a son petit "plamet."

Il examine la malade, puis va trouver le mari auquel il avoue confidentiellement que sa femme est atteinte d'un accès d'ivresse. En présence de l'incrédulité de son ami, il insiste même et déclare que le pouls de la malade ne laisse aucun doute à cet égard. Aussitôt le médecin parti, le mari, fort troublé, court auprès de sa femme qu'il trouve riant aux éclats, malgré son mal. Elle lui apprend alors que le bon docteur lui a bien demandé la main pour lui tâter le pouls, mais que, par mégarde, c'est son propre poignet qu'il a saisi avec conviction.

Le diagnostic de l'homme de l'art était exact, mais il s'était trompé de pouls.

* * * *

Ce que les femmes doivent savoir

Voici, sur cet important sujet, une observation bien juste d'un journal parisien. Cette observation, il est à peine besoin de le faire remarquer, s'applique avec autant de vérité aux jeunes canadiennes qu'à leurs cousines de France.

"Le niveau de l'instruction donnée aux femmes tend toujours à s'élever, nous ne saurions nous en plaindre, cependant nous regrettons que dans cet encombrement de science, de littérature, de musique et de peinture on ne trouve plus la place pour enseigner à nos jeunes filles l'art du ménage. Pourtant s'il en est un qui soit utile dans n'importe quelle position sociale où le destin va les jeter, c'est celui-là. Etre intelligente et cultivée est bien ; mais de plus, être adroite, soigneuse, économe et même un peu cordon-bleu, c'est parfait.

"Enfin, que l'on fasse chez soi les confitures ; et par cela j'entends toutes les modestes petites choses de cette importance — ou qu'on les fasse faire sous ses yeux, ce qui est encore plus difficile, il ne faut jamais oublier le but qu'on se propose de rendre à son mari sa maison plus agréable que n'importe quelle autre."

* * * *

Bains publics

La ville de Tokio, au Japon, a 800 bains publics, et 300,000 personnes s'y baignent chaque jour, pour le prix nominal de un centin chacune. Malgré cela, chaque famille a en outre, ou à peu près, son bain privé à sa résidence. Les bains sont pris à la température de 110 degrés Fahr.

Les Arabes ont adopté les bains dans leurs us et coutumes, et Mahomet en fait un article de foi. L'Islam prescrit aux croyants une préservation minutieuse de la pureté du corps, et il ordonna les ablutions répétées.

Dans l'empire russe, Saint-Petersbourg est fameux pour ses bains immenses à la vapeur, auxquels se rendent les Russes par milliers, les samedis soirs.

Le plus beau bain public du monde est celui de Vienne. Il peut contenir 1,500 personnes. Le bassin mesure 578 pieds de longueur par 156 pieds de largeur et atteint, en certains endroits, une profondeur de douze pieds.

Nonobstant son énorme grandeur, on y change l'eau trois fois par jour.

* * * *

Le chapelet du saint Cyrien

En 1831, à l'Ecole militaire de Saint-Cyr, un élève, trouvant par terre dans la poussière d'une salle un chapelet, s'écria :

— Un chapelet à l'Ecole militaire, c'est assez curieux !

On était alors à l'époque des examens, que présidait un vieux maréchal de France. On y remarqua avant tous un jeune homme grave et intelligent, aux manières douces et modestes.

L'examen fini, le maréchal passa les étudiants en revue. Puis, lorsque les élèves eurent quitté les rangs, celui qui avait trouvé le chapelet s'élança en criant :

— Qui a donc perdu ce chapelet ? quel est l'imbécile, l'ignorantin qui dit encore le chapelet ?

L'élève qui avait le mieux répondu à l'examen s'avança et dit :

— Ce chapelet est à moi ; veuillez me le rendre ; c'est ma mère qui me l'a donné. Je lui ai promis de le garder soigneusement et, qui plus est, de le dire tous les jours de ma vie.

Le maréchal, à qui on raconta le fait, s'approcha du jeune homme et lui dit :

— Mon ami, je vous félicite de ce que, relativement à votre chapelet, vous avez montré autant de noble courage que vous avez montré de talent dans vos réponses à l'examen. Soyez toujours ainsi courageux dans tous vos devoirs, et les honnêtes gens seront forcés de vous accorder leur estime.

* * * *

Pot de pensées

Les gens sensés suivent la mode, les excentriques la devancent et les imbéciles la précèdent.

Encore un caissier d'il y a l'étranger. Un caissier est un ange gardien qui joue trop souvent des ailes...

Ne donnez jamais l'heure, la nuit, aux malfaiteurs qui vous la demandent. Après l'heure, ils veulent la montre.

La beauté est la fortune des femmes. La fortune est la beauté des hommes.

JEUX ET RÉCRÉATIONS

PROBLÈME

Tracer sur un morceau de papier blanc ou sur une table 7 petites cases également espacées. Placer sur les 3 premières 3 pièces blanches semblables, et sur les 3 dernières 3 pièces noires. Il reste au milieu une case libre. Exemple :

○ ○ ○ ■ ● ● ●

Ceci étant donné, il s'agit de faire passer les pièces blanches à la place des pièces noires et inversement en observant de ne jamais revenir en arrière et de ne jamais passer plus d'une case à chaque mouvement.

QUESTION

Corriger les fautes de la phrase suivante : "Il a eu beau se lever plus de bonne heure que moi, j'ai terminé mon travail plutôt que lui." Nous donnerons les réponses la semaine prochaine.

PRIMES DU MOIS D'OCTOBRE

LISTE DES RÉCLAMANTS

Montréal.—Henri Savard, 205, rue Champlain ; J. D. S. Malchelosse, 51, rue Jacques-Cartier ; N. Dumouchel, 55, rue St-Dominique ; F. X. Larivière, 27, rue St-Félix ; L. David, 50, rue Sainte-Marguerite ; A. St-Jacques, 138, Chemin Papineau ; Francis Descairie, 304, rue des Allemands ; Laurent Morin, 95, rue Plessis ; Dame Sophie Carrière, 141, rue St-Christophe ; C. R. B., 702, rue St-Urbain.

Québec.—P. L. H. Monier, 13, rue Sainte-Marguerite, Saint-Roch ; F. X. Turcot, 102, rue Boisseau ; D. Hudon, 372, rue Saint-Jean ; Xavier Caron, 27, rue Saint-Joseph, Saint-Roch ; J. P. Sanschagrin, 368, rue Saint-Jean ; Alphonse Doré, 125, rue St-Jean.

Mile-End.—Joseph David, 242, rue St-Laurent.

Sainte-Anne de Prescott, Ont.—Antoine Paiement.

Thetford Mines, Mégantic.—Alphonse Blais.

Somerset.—Zéphirin Bertrand.

Tris-Rivières.—J. O. Rivard, de la banque d'Hoche'aga, Sherbrooke.—G. Henri Lavoie.

Ottawa.—Alfred Parent, du département des Travaux Publics.

Sault-au-Récollet.—V. Bélanger.

CHOSSES ET AUTRES

—Les Indiens qui sont au service des États-Unis gagnent à eux tous un million de piastres par an.

—Le charbon que brûlent les usines de gaz de Londres pendant une heure remplit un train de chemin de fer d'un mille de long, taux de 2 tonnes de combustible par wagon

—On a procédé, il y a quelques jours, au recensement des employés des fonderies Krupp, à Essen. La somme totale donne 17 716 employés et ouvriers, dont les enfants sont au nombre de 43,608.

—Après tout ce que les savants ont dit de l'eau et du lait, qui sont pleins de microbes malfaisants, doit-on s'étonner qu'un si grand nombre de personnes s'en tiennent au whisky ? C'est encore la boisson la moins dangereuse, paraît-il !

Les trains de chemin fer sont si souvent attaqués aux États-Unis, qu'on vient d'inventer un wagon-forteresse en fer, où l'on placera les coffres-forts et d'où les employés de la compagnie et des messageries pourront tirer sur les voleurs, par des meurtrières.

—Il ne reste plus maintenant que quatre survivants de la grande armée de Napoléon Ier. Le plus vieux est Jean Jacques Sabatier, né le 15 avril 1792 ; puis viennent Victor Baillot, Jean Bonisset et Joseph Rose, âgés respectivement de 101 ans 1 mois, 100 ans 1 mois, et 100 ans.

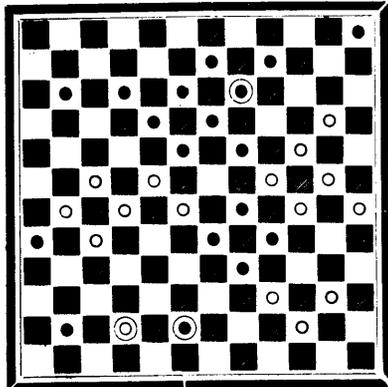
—Le croira-t-on ? on mêle maintenant la pulpe de bois à la laine. On a trouvé le moyen de filer la pulpe, et ce singulier produit est alors combiné avec la laine, dans la proportion suivante : une partie de pulpe, deux parties de laine. On en fait même des articles de bonneterie et beaucoup déjà portent des chaussettes dont un tiers sont du bois.

—Cette semaine, c'est une troupe de variétés qui est au Royal. Une actrice renommée des Folies Bergères, de Paris, fait partie de cette compagnie. Les journaux américains font les plus grands éloges de cette actrice. Elle possède, dit-on, une voix superbe qu'elle sait manier avec beaucoup d'art et de brio. La troupe comprend en outre plusieurs spécialités. On cite le Trio National, comiques et parodistes ; Sam et Kitty Marston, danseurs émérites, etc., etc.

LE JEU DE DAMES

PROBLEME No 157

Composé par M. le Dr J. N. Legault
Saint-Henri de Montréal
Noirs.—18 pièces



Blancs.—6 pièces
Les Blancs jouent et gagnent

Solution du problème de Dames No 155

Blancs	Noirs	Blancs	Noirs
42	36	70	29
40	34	29	55
71	64	28	39
56	49	55	31
69	62	67	45
57	57	31	57
62	1	19	8
1	31 gagnent.		

Solutions justes par MM. J. H. Desaulniers, Nicolet ; N. Brochu, Lévis ; P. Duplessis, Williamsville.



Dr. H. F. Merrill.

Les Résultats Étonnant

LES HOMMES DE SCIENCE.

La Salsepareille d'AYER

MÉDECINE

Qui n'a pas d'Égale.

Témoignage d'un Médecin bien connu.

« La Salsepareille d'Ayer est sans égale comme purgatif du sang, et l'on ne saurait trop la louer. J'en ai étudié les effets dans les cas chroniques où aucun autre traitement n'avait réussi et j'ai été étonné de ses résultats. Nulle autre médecine pour le sang que j'aie jamais essayée, et je les ai toutes essayées, n'a une action aussi complète et n'efface de cures aussi permanentes que la Salsepareille d'Ayer. » — Dr. H. F. MERRILL, Augusta, Me.

La Salsepareille d'Ayer

Seule Admise à l'Exposition Colombienne.
Les Pilules d'Ayer pour les Intestins.

OPERA FRANÇAIS

EDMOND HARDY, directeur-gérant

Semaine du 19 novembre. Six soirées et deux matinées.

LUNDI, MIGNON, opéra d'Ambroise Thomas, avec deux premières chanteuses, l'immense succès de la semaine dernière.

MARDI soir et JEUDI en matinée, LA MAS-COTTE, opéra en trois actes d'Audran, Mme Bouit, Bettina ; M. Vissière, Pippo.

MERCREDI soir et SAMEDI en matinée. LES DEUX SOURDS, comédie en un acte, et LE PROCES VAURADIEUX, comédie en trois actes de Delacour et Henequin, MM. Giraud, Fétis, etc.

JEUDI (soirée de gala). VENDREDI et SAMEDI soirs, LES MOUSQUETAIRES, le brillant opéra comique en trois actes de La Marny. Simone, Mlle Degoyon ; De Brissac, M. Vissière.

Pris des places.—Soirées ordinaires, 25c, 40c, 50c, 60c et 75c. Soirées de gala, 25c, 50c, 60c, 75c et \$1. Matinées, 20c, 25c, 30c, 40c et 50c.

Bureau de location chez M. Ed Hardy, 1637, rue Notre-Dame et au théâtre

Banque Ville-Marie

AVIS est donné par le présent qu'un dividende de TROIS POUR CENT sur le capital payé de cette institution a été déclaré pour le semestre courant, et sera payable au bureau principal de la banque, le et après Samedi, le 1er décembre prochain. Les livres de transferts seront fermés du 16 au 30 novembre, ces deux jours inclusivement. Par ordre du bureau de direction,

W. WEIR, Président.

Banque Jacques-Cartier

DIVIDENDE No 58

AVIS est par le présent donné qu'un dividende de trois et demi (3½) pour cent, sur le capital payé de cette institution, a été déclaré pour le semestre courant, et sera payable au bureau de la banque, à Montréal, le et après samedi le 1er DÉCEMBRE prochain.

Les livres de transferts seront fermés du 16 au 30 novembre prochain, inclusivement. Par ordre du bureau de direction.

A. DEMARTIGNY, Dir.-Gérant

G. MILO DE TRIGON

Compositeur, professeur de musique, lauréat des concours de Paris 1891-1892, de l'association artistique de Bretagne 1894, donne des leçons de violon et d'accompagnement à domicile et au No 21 rue Sun-guet.

DES MATHIEU & BERNIER

Chirurgiens-dentistes, coin des rues du Champ-de-Mars et Bonsecours, Montréal. Extraction de dents par le gaz ou l'électro-ité. Dentiers faits avec ou sans palais. Restauration des dents d'après les procédés les plus modernes.

J. EMILE VANIER
(Ancien élève de l'École Polytechnique)
INGENIEUR CIVIL, ARPENTEUR
187, rue St-Jacques, Royal Building
Montréal

RENE RAVAU
ARTISTE-PEINTRE
4, Rue St-Laurent
Résidence privée :
156a, Ste-Elizabeth

Portraits en tous genres.—Peinture à l'huile, Aquarelle, Peinture sur soie, satin etc.—Spécialité : Adresses enluminées.

LE COSMOS.—La plus ancienne revue catholique des sciences et de leurs applications — hebdomadaire.— 32 pages, belles illustrations, \$6 40 par an, 9, rue François Ier, Paris, France.

En vente dans toutes les bonnes pharmacies.

Le VIN à l'EXTRAIT de FOIE de MORUE

PRÉPARÉ PAR M. CHEVRIER

Pharmacien de 1^{re} Classe, à Paris

possède à la fois les principes actifs de l'HUILE de FOIE de MORUE et les propriétés thérapeutiques des préparations alcooliques. — Il est précieux pour les personnes dont l'estomac ne peut pas supporter les substances grasses. Son effet, comme celui de l'HUILE de FOIE de MORUE, est souverain

CONTRE :
la SCROFULE, le RACHITISME, l'ANEMIE, la CHLOROSE, la BRONCHITE et toutes les MALADIES DE POITRINE.

EXIGER LA SIGNATURE : CHEVRIER

MUSIQUE AU RABAIS

20,000 morceaux à 10 cents au choix

MUSIQUE INSTRUMENTALE

- Mennet..... G. Jacobi
- La pluie de roses, impromptu..... C. Kelling
- Mignonne, chanson..... G. Bachman
- Belles de nuit, valse..... Franz Hitz
- Amélie, gavotte..... R. Ellenberg
- A toi mon cœur..... Albert Jourgan
- Je pense à toi, romance..... Edm. Abesser
- Caprice Louis XV..... Jules Vasseur
- Jeu d'esprit, polka..... Emile Walteufel
- Tout ou rien, polka..... Emile Walteufel
- Rêve après le bal..... Ed Broustedt
- Bébé..... Emile Walteufel
- Simple aveu, romance sans paroles..... Thomé
- Petite valse..... A. Luigini-Bosquet
- Gavotte pour piano..... F.-M. de Mol
- Rococo, gavotte..... Ernest Jonas
- Loin du pays, polka..... Théophile Mahy
- Loin du bal..... Ernest Gillet
- Secret de jeune fille, madrigal..... A. d'Hanen
- La Tosca, valse..... Laurence Rogert
- Les dominos bleus, polka..... K. F.
- Invitation à la gavotte..... E. Walteufel
- Pavoine..... L. Grandjean
- Pastorale..... G. Bachman
- Sur le lac..... Otto Hegner
- Pas de matelots..... G. P. Ritter
- 2e valse de concert..... Benjamin Godard
- Les plus beaux yeux, polka..... G. Michiels
- Ivresses du bal, valse..... Emile Faveur
- La Zamaeneca, danse nationale du Chili..... Th. Ritter
- La Zingara, danse hongroise..... G. Bohm
- Un rêve de bonheur, idylle pour piano..... H. Alberti
- Berceuse (violon)..... Alfred Désève
- Ninnetto..... Gaston Lemaire
- La rose sauvage..... Edm. Abesser

MUSIQUE VOCALE

- Après de ma Mie..... C. Chaminade
- L'utilité d'un éventail, chansonnette..... Mme Emile Perronnet
- Le rossignol n'a pas encore chanté, sérénade..... Lucien Collin
- La fille du pêcheur..... Ludolf Wa dman
- Abandon..... Gred Gumbert
- Quand je t'ai vue, mélodie..... G. Bremer
- La leçon d'amour, (chantée par Mlle Eugénie Tessier)..... Aug. Durand
- Sonnet de voiture..... J. Duprado
- La dernière feuille..... Antony Choudens
- Une âme au ciel, mélodie..... E. Durand
- Dis moi de son cœur la pensée, de l'Opéra-comique "l'Amour médecin"..... F. Poise
- Cœur de femme..... F. du Suppré
- Viens, les gazons sont verts..... Ch Gounod
- Nuits d'Espagne..... J. Massenet
- Chanson de "Vertiguettes," du "Serment d'amour"..... Audam
- Le pays des rêves, val. chantée..... E. Lavigne
- Mélancolie du soir..... George Weiler
- Sérénade mélancolique..... E. Lavigne
- Venise Dort, barcarolle..... Alfred d'Hack
- Polyeucte, invitation à Vasta..... Chs Gounod
- Le sais-tu ?..... J. Massenet
- Pluie d'été..... Lorenzo Prince
- La gitana..... A. d'Hack
- Dors amis..... J. Massenet
- Sous l'ombrage, val. chantée..... Ch Godfrey
- Toute la vie, val. chantée..... J.-B. Wekedlin
- Remember, paroles françaises de Charles Bayer..... H.-P. Danks
- Si j'étais oiseau..... Ferd. Hiller
- Charité (hymne)..... J. Faure
- La Toussaint (lég alsacienne)..... P. Lacombe
- Vieille chans., tirée de Boccace..... F. VonSupp
- Aimons-nous, sérénade..... Jules Uzès
- Chanson de Nanon..... Richard Genée
- Pour un oiseau..... M. Carman

S'ADRESSER A LA

Boîte 1070 Bureau de Poste

MONTRÉAL

DETECTIVES!

Bright, young and middle-aged men wanted in every locality to act as PRIVATE DETECTIVES under instructions.
• Previous experience not required or necessary. Send stamp for full particulars and get sample copy of the best illustrated criminal paper published. NATIONAL DETECTIVE BUREAU.
• EAU, INDIANAPOLIS, IND. * * * * *

RELIABLE!!

LAWYERS, BANKERS, Insurance Companies, Merchants or private individuals would do well to remember that the National Detective Bureau has reliable Detectives located everywhere, which enables us to do work quickly at a reasonable cost. All classes of legitimate detective work taken. If you are in need of a detective for any purpose, write to Chas. Alinge, Supt. NATIONAL DETECTIVE BUREAU, Rooms 11, 12, 13, 14 and 15, 96 1/2 R. Market St., Indianapolis, Ind. * * * * *

LE SECRET D'UNE TOMBE

TROISIÈME PARTIE

LE FILS

Je viens de t'entendre parler de Mlle Georgette avec une joie indicible ; chacune de tes paroles trouvait un écho dans mon cœur. me faisait tressaillir dans tout mon être : c'est que j'aime Emilienne comme tu aimes Georgette, de toute la puissance qui est en moi, avec toutes les ardeurs de mon âme.

—Malgré cela, tu pars.

—Oui, je pars et non sans tristesse. Ma grand'mère le désire, le veut ; c'est un sacrifice que je dois faire pour la tranquillité d'Emilienne et dans l'intérêt de mon amour, ainsi que l'a fait comprendre maman Villarceau. Emilienne ne viendra plus à Paris à cause de moi ; parti, elle y revient tra. ce que veut ma bonne grand'mère, qui en mon absence, plaidera la cause de notre amour, et si bien j'en suis sûr, que mon père et ma mère consentiront à notre mariage. Tu le vois, Paul, ce n'est pas pour me soumettre à une épreuve, avec l'espoir de me voir renoncer à mes projets, que bonne-maman Villarceau m'éloigne ; elle sait que mon amour pour Emilienne ne s'éteindra qu'avec ma vie.

Tu la connais, ma bonne grand'mère, tu l'as vue avec cette rayonnante sérénité de la vieillesse qui peut interroger tout son passé sans y découvrir un acte, une pensée dont elle ait à rougir. On peut lui appliquer ses vers du poète :

Rien ne trouble sa fin.
C'est le soir d'un beau jour.

Et puis, ce qu'elle a surtout et plus que toute autre, c'est une exquise bonté.

Va, je vais partir bien tranquille avec la certitude qu'à mon retour, devant mon père et ma mère, je pourrai mettre sur le front d'Emilienne le baiser du fiancé.

Lucien s'aperçut qu'un nuage de tristesse s'était répandue sur le visage de Paul.

—Qu'as-tu ? lui demanda-t-il.

—Rien, une pensée.

—Craindrais-tu que ton père ne mît obstacle à ton bonheur ?

—Non, je n'ai pas cette crainte.

—Alors, mon ami, pas de pensées attristantes. Je pars demain ; pendant deux mois peut-être je ne verrai pas Emilienne, et pourtant je suis gai. Dis donc, Paul, il faudra nous marier le même jour.

—Si c'est possible. Toi, Lucien, tu seras accompagné de ta bonne grand'mère, de ton père, de ta mère, de nombreux amis te feront cortège ; moi, je n'aurai près de moi que mon père.

L'ingénieur serra la main de l'artiste.

—Pardonne-moi, dit-il avec émotion, il y a parfois de l'égoïsme dans le bonheur ; j'aurais dû ne pas oublier que c'est peut-être le jour de son mariage qu'on regrette le plus d'avoir perdu sa mère.

—Lucien, crois-tu que ma mère est morte ?

—Tu me fais là une étrange question ; oui, je le crois mais tu le crois aussi, toi.

—Non.

—Par exemple !

Un misanthrope a dit que l'on ne pouvait se défendre d'un malaise jaloux en apprenant les joies de son meilleur ami et que la première impression, en apprenant qu'il est dans la peine, était une satisfaction mauvaise.

Lucien n'avait pas de pareils sentiments ; comprenant que son ami avait au cœur une blessure secrète, il s'attrista subitement.

Paul eut un mouvement de colère contre lui-même, et prenant un visage moins sombre :

—Tu as raison, dit-il, je viens de te faire une bien étrange question, et je ne sais pas, vraiment, où je vais chercher des idées ridicules pour t'attrister au moment où tu vas me quitter pour longtemps.

Ramenant le sourire sur ses lèvres, il reprit :

—Parlons encore, mon cher Lucien, de nos belles fiancées. Tu pars pour un mois, deux mois peut-être, mais pour toi comme pour moi, qu'est-ce que c'est que des mois d'attente en comparaison des années de bonheur qui nous sont réservées, toi avec ta blonde Emilienne, moi avec ma brune Georgette ?

—Oui nous pouvons être patients nous aimons et nous sommes aimés ! Laissons nos cœurs déborder de joie et d'espérance. Je nous vois marcher ensemble sous un ciel limpide dont aucun nuage n'altère la pureté exprès pour nous la nature est en fête, et ceux qui nous voient pleins de foi en l'avenir s'écrient :

« En voilà deux qui ont trouvé le bonheur ; ils sont nés sous une heureuse étoile.

Ami Paul, depuis longtemps nous sommes comme les deux frères, les liens de notre amitié se resserreront encore quand Georgette et Emilienne se connaîtront et seront aussi comme deux sœurs

Je me représente le tableau de notre bonheur ; je vois Georgette et Emilienne, elles sont ensemble, nous attendant ; elles échargent leurs idées,

leurs impressions et consultent l'aiguille de la pendule, car l'heure de notre retour approche. Nous arrivons et elles accourent, souriantes, heureuses pour présenter le front à l'époux, la main à l'ami.

Paul écoutait, mais distrait : il pensait à autre chose.

—Nous ferons ensemble des voyages, continua Lucien, et pendant que tu feras un croquis, mon marteau de géologue frappera les pierres. Quels délicieux repas nous ferons tous quatre sous les bosquets odorants ! Ces ravissantes scènes d'idylles se renouvelleront sans cesse.

Et puis, ah ! dame, et puis viendront les enfants, qui joueront sous les regards attendris de leurs mères, et quand ils seront déjà grands, tu leur apprendras le dessin et moi je leur enseignerai les premiers éléments de la science. Avec l'aide des mamants, nous nous appliquerons à en faire des hommes.

—Ou des femmes, fit Paul, ébauchant un sourire.

—Sans doute, mais j'espère bien qu'il y aura les deux. En attendant, ajouta Lucien et tout en parlant de mes espérances, qui sont aussi les tiennes, l'heure de nous séparer est venue, et avec quelle vitesse !... Il y a plus d'une heure que je suis avec toi, et il me semble que je viens seulement d'arriver.

Il se leva, et se plaçant devant le portrait de Georgette :

—Mon cher Paul, reprit-il, je ne me lasse pas de regarder, d'admirer cette gracieuse figure ; cette physionomie, si douce et si suave, porte en elle tous les présages de bonheur. Quand je serai dans les montagnes, tu m'écriras souvent, cela va sans dire ; mais tu me parleras de Mlle Georgette, et moi je te parlerai d'Emilienne.

—Oui, mon ami, tu seras le confident de mes pensées.

—Adieu, mon cher Paul, dit Lucien, en errant longuement la main de l'artiste ; travaille et sois gai : la gaieté est la santé de l'âme et le travail le grand consolateur dans les moments où, sans motif, on se laisse envahir par la tristesse.

Sans motif ! Ah Paul savait bien pourquoi il était soucieux.

Resté seul, il retomba sur le divan et sa tête, lourde de pensées, s'inclina sur sa poitrine.

Ce n'étaient plus seulement les difficultés à vaincre pour opérer entre son père et sa mère le rapprochement tant souhaité qui enténébraient ses pensées ; il voyait encore, à présent, se dresser devant lui le fantôme au rire sardonique de l'opinion du monde, de ce monde parfois si indulgent pour certains criminels, mais implacable souvent pour les plus légères défaillances, et qui n'admet pas que la femme puisse se relever jamais en rachetant par le repentir les fautes du passé.

Oh ! sa mère... Quand le démon tentateur avait murmuré à ses oreilles de perfides conseils, pourquoi donc n'avait-elle pas songé qu'elle avait un fils sur lequel le monde ferait peser la responsabilité de ses fautes ?

Où, pourquoi la pensée de son fils, qu'elle aimait maintenant d'une si vive tendresse, ne l'avait-elle pas arrêtée au bord de l'abîme ?

Paul s'imaginait qu'en le voyant au bras de sa mère, les passants auraient des regards de mépris, des sourires moqueurs, des paroles blessantes pour lui comme pour elle ; que, sa susceptibilité étant toujours en éveil, il croirait deviner dans un regard, un geste, un mouvement des lèvres une allusion à ce passé dont la tâche était ineffaçable.

Les blessures qu'il recevrait ainsi seraient cruelles pour son orgueil ; Georgette en souffrirait également, elle qu'il aurait voulu associer seulement à son bonheur et qui prendrait une part de ses ennuis, de ses peines

Son imagination grossissant outre mesure les obstacles qu'il peut rencontrer dans la vie le fils d'une mère coupable, il se sentait gagner par des pensées amères contre celle qui lui faisait partager une expiation que seule elle avait méritée.

Mais il réagit aussi tôt contre cette défaillance de son courage, et relevant fièrement la tête, il s'écria :

—Où donc serait le mérite du devoir à accomplir si l'on ne rencontrait aucune peine !

Elle est ma mère ! cela doit suffire pour que je ne m'écarte pas de la ligne de conduite que je me suis tracée. Oh ! ma mère, ma pauvre mère jamais un mot de reproche ne se mêlera à l'effusion de ma tendresse, je m'interdis jusqu'à la pensée d'un bêtise.

J'ai des obligations envers mon père, je les remplirai en même temps que celles que j'ai envers ma mère. Entre les deux ma tâche sera difficile ; mais je trouverai la force dans les encouragements de ma conscience.

Raffermissant dans sa résolution de marcher sans faiblesse vers le but qu'il voulait atteindre, Paul se calma.

La demie de onze heures sonna. L'artiste n'avait plus que juste le temps de se rendre rue Saint-Maur, afin que le sculpteur sur bois n'ait pas à l'attendre pour déjeuner. Il chargea de veston, mit son pardessus et son chapeau, puis sortit, laissant le portrait de Georgette dans l'atelier.

XV.—DANS L'ATELIER

Paul était revenu à son atelier vers deux heures. Après avoir pendant quelques instants et d'un œil caressant contemplé le portrait de Georgette, qui semblait lui sourire et le regarder amoureusement, il s'était mis au travail.

Il travaillait depuis une heure lorsque l'on frappa légèrement à la porte. Il ne put se défendre d'un mouvement d'impatience et de contrariété. Quel était donc cet importun qui venait le déranger ? C'était bien la peine de s'être dit qu'il donnerait cette journée tout entière à son tableau. Décidément il ne pouvait rien faire de bien, étant ainsi dérangé à tout instant.

Cependant il se leva, jeta rapidement une toile de serge noire sur le portrait de Georgette et cria :

—Entrez !

La porte s'ouvrit, et une femme pénétra dans l'atelier.

C'était la marchanda à la toilette.

L'artiste eut un cri de surprise, et, tout joyeux, s'élança vers sa mère, qui le reçut dans ses bras.

—Oh ! ma mère, qu'elle surprise ! dit Paul, en la conduisant vers le divan où il s'assit à côté d'elle.

—T'est-elle agréable au moins cette surprise ? fit-elle en l'enveloppant d'un regard d'indicible tendresse.

—Vous savez bien que je ne puis qu'être heureux de votre visite, ma mère, car c'est la première fois que j'ai la joie de vous recevoir chez moi.

—Oui, ici c'est chez toi ; j'y peux venir, et, si tu me le permets, je viendrai... souvent ; oh ! je ne t'empêcherai pas de travailler, je prendrai même grand plaisir à te voir dessiner et peindre. Je savais que tu serais toute cette journée dans ton atelier et je n'ai pu résister au désir de venir t'y embrasser. C'est ce matin que je voulais venir, mais j'ai été retenue par des clients ; j'ai vraiment trop à faire.

Je n'ai pas vu ta concierge, elle n'était pas dans sa loge ; j'ai tout de même grimpé l'escalier, mais sans être absolument sûr de te trouver ; la concierge devrait être toujours là pour répondre, car enfin on ne peut pas laisser pénétrer les gens dans une maison sans savoir où ils vont.

—Oh ! je n'ai pas à craindre les voleurs, répondit Paul en souriant ; du reste, la concierge s'absente rarement de sa loge, quand son mari n'est pas là ; il y a sur le même carré que moi un ménage d'ouvriers ; la concierge est une amie de la femme et elle monte quelquefois pour causer un instant avec l'ouvrière.

—Est-ce ta concierge qui fait ton atelier ?

—Oui, c'est elle.

—C'est propre, bien tenu.

—Elle promenait son regard de tous les côtés.

—Ah ! voilà les deux grands tableaux que tu destines à l'Exposition.

—Ils ne sont pas encore bien avancés, dit Paul ; je ne commencerai à peindre que la semaine prochaine ; mes costumes sont prêts et j'ai retenus mes modèles.

Léonie se leva, s'approcha de la toile sur laquelle Paul donnait les derniers coups de crayon, et l'examina avec une sorte de curiosité.

—Un roi et une reine ? dit-elle.

—Un roi et presque une reine, la belle Diane de Poitiers, répondit Paul.

—Et les autres personnages qui implorent ?

—La princesse Marguerite de France, sœur de François Ier, et les principaux poètes de l'époque ; ils demandent au roi chevalier la grâce d'Etienne Dolet, que le Parlement vient de condamner à être brûlé vif.

—Et alors ?

—Les rois ne sont pas toujours les maîtres : Etienne Dolet fut brûlé.

—Je me souviens, Paul, brûlé sur la place Maubert.

Le jeune homme s'inclina.

—Elle est très bien, cette princesse Marguerite, reprit Léonie : attitude très digne, mais respectueuse devant la majesté royale ; quel est celui qu'elle tient par la main ?

—Clément Marot, poète chansonnier.

—Le mouvement de la princesse, montrant au roi de sa main gauche le groupe qui s'incline est superbe.

—Vous trouvez, ma mère ?

—Je ne m'y connais guère, mon ami, mais je trouve que ce tableau est beau, très beau, et d'une large conception ; je vois, je sens à mon impression que ce sera une œuvre, une œuvre de premier ordre qui, forcément, attirera l'attention sur mon fils.

—Ma mère, votre appréciation me rend très heureux.

—Ne t'ai-je pas dit déjà que tu serais un maître, que tu aurais le succès qui donne la célébrité ?

—Je travaille, j'espère.

La mère s'éloigna des toiles et fit le tour de l'atelier.

—Tu es bien ici, reprit-elle ; la pièce est vaste, bien aérée, très élevée le plafond, un jour très clair.

—J'étais encore en Italie lorsque mon père a loué, et, comme vous le voyez, il a su choisir.

—Oui, fit-elle assez sèchement.

C'était encore le sentiment jaloux qui la mordait.

Toujours le père ; il avait tout fait pour son fils, et elle rien, rien encore.

Ce fut avec cette pensée qu'elle reprit :

—Cependant ton atelier n'est pas encore comme je le voudrais.

—Ah ! fit Paul, regardant sa mère avec surprise.

—Ces murs sont nus ; j'y voudrais voir quelques belles tapisseries, de appliques, des statuettes sur des supports ; une glace à cet endroit et une autre sur la cheminée, lui faisant face, avec une pendule et des candélabres, feraient très bien ; enfin il te faudrait aussi quelques beaux bronzes sur des piédestaux....

Le jeune artiste ne put s'empêcher de rire.

—Décidément, chère mère, vous ne rêvez pour moi que le luxe ! répondit-il.

—Est-ce qu'il est défendu de s'entourer de choses agréables à la vue ?

—Non, certes ; mais cela viendra.

—Oui, cela viendra ; je vois ce qui manque à ton atelier, ce qu'il y faut mettre pour l'orner. Paul, je me charge de cela ; ah ! ne me refuse pas.

—Eh bien, non, ma mère, je ne refuse pas.

—A la bonne heure, tu me laissera faire selon mon goût, n'est-ce pas ? Oh ! tu verras, tu seras content.

—Seulement, ma mère....

—Quoi ?

—Pas trop riche ?

—Sois tranquille, ce sera convenable.

Les yeux de Léonie s'arrêtèrent sur le portrait de Georgette, que l'artiste avait reconvert d'une étoffe de serge.

—Qu'est-ce qu'il y a là ? demanda-t-elle, une peinture ?

—Oui, ma mère, une peinture, un portrait.

—Pourquoi est-il caché ? Est-ce qu'il n'est pas permis de le voir ?

—Je ne le montre pas à tout le monde, répondit Paul en souriant, mais à vous, ma mère....

Il enleva le voile, qu'il je'a sur un tabouret.

—Oh ! la jolie personne ! s'exclama Léonie saisie d'admiration ; quelle adorable expression du regard et du sourire !

Puis, se tournant brusquement vers son fils :

—C'est elle, n'est-ce pas ?

—Oui, ma mère, c'est-elle.

—La délicieuse enfant ! Je ne crois pas avoir jamais vu une tête aussi charmante ; et ces yeux, et cette bouche un peu mutine.... la perfection de la beauté ! Ah ! je comprends ton amour ; tu es un délicat, mon fils ; oui, je comprends que Mlle Georgette ait su si bien s'emparer de ton cœur. Il semble que vous ayez été créés l'un pour l'autre. Ton père a-t-il vu ce portrait ?

—Non, ma mère, pas encore.

—Alors il ne sait rien ?

—Rien.

—Pourquoi tant attendre pour lui parler de Mlle Georgette et de tes projets ?

—Vous savez bien, ma mère, ce que je voudrais.

—Oui, mon ami, mais puisque c'est impossible.

Le jeune homme soupira.

—Est-ce que tu lui as encore parlé de moi ?

—Oui, mais il est inflexible.

—Je te l'ai dit, tu n'obtiendras rien.

Paul baissa tristement la tête.

A ce moment, une voix d'homme se fit entendre dans l'escalier disant :

—Bonjour, madame Michel.

Léonie tressaillit.

Paul se redressa brusquement.

—C'est lui ! dit Léonie ; malgré le temps écoulé, j'ai reconnu sa voix.

—Oui, en effet, fit le jeune homme, il m'a semblé.... mais nous nous trompons peut-être.

Anxieux, il tendirent l'oreille.

La concierge, Mme Michel, qui venait de sortir de chez la voisine et s'était arrêtée sur le palier, répondait au bonjour qu'on lui adressait.

—Ah ! c'est vous, monsieur Lebrun ; bonjour, monsieur Lebrun ; vous venez voir M. Paul ? Il est là, il travaille ; c'est magnifique ce qu'il fait, monsieur Lebrun, magnifique.

Paul tremblait comme la feuille, et sa mère, affreusement pâle, immobile, comme pétrifiée, jetait autour d'elle des regards affolés.

Que faire ? Ils ne le savaient ni l'un ni l'autre.

Enfin, reprenant vite son sang-froid, Léonie s'élança vers un paravent pour se cacher.

La porte s'ouvrait, et le sculpteur sur bois put voir, avant d'entrer, une partie de la jupe de la robe qui n'avait pas encore disparu derrière le paravent.

Le sourire que le plaisir de surprendre son fils à son travail avait amené sur ses lèvres s'effaça aussitôt, et il entra dans l'atelier grave, les sourcils froncés.

L'émotion, le trouble du jeune homme ne pouvaient pas lui échapper.

—Comment, mon père, c'est vous ? balbutia Paul, ne sachant que dire.

—Tu ne m'attendais pas ? dit le sculpteur ; j'ai eu une course à faire et l'idée m'a pris de venir jusqu'ici ; mais j'ai eu tort de ne pas te prévenir de ma visite ; tu es gêné, embarrassé ; tu ne me reçois pas comme d'habitude.

—Oh ! mon père, vous savez bien que c'est toujours avec plaisir que je vous vois ici.

—Non, pas toujours, et aujourd'hui moins que jamais.

—Mon père !

—J'ai bien mal choisi le moment de ma visite, puisque je t'ai dérangé.

—Mon père, je vous assure....

—Paul, ne cherche pas à mentir, interrompit Lebrun d'un ton sévère ; est-ce que tu voudrais prendre des habitudes de dissimulation et de mensonge ?

Le jeune homme rougit jusqu'aux oreilles.

—Paul, reprit le sculpteur, tu n'étais pas seul ici.

—Mais si, mon père, bégaya le jeune artiste, dont le trouble augmentait.

—Tu mens ! répliqua Lebrun d'une voix où pointait l'irritation.

Le fils courba la tête sous le regard de son père.

—Tu étais en conversation avec quelqu'un, continua Lebrun, et, je le répète, je suis arrivé mal à propos. La personne qui causait avec toi est une femme, probablement celle qui doit poser pour la princesse Marguerite ou pour Diane de Poitiers. Est-ce qu'elle a eu peur de moi, dis, cette demoiselle ou cette dame ?

Paul se redressa, pâle maintenant, mais les yeux étincelants.

—Si elle n'a pas eu peur de moi, reprit Lebrun, étonné de l'expression que venait de prendre la physionomie de son fils, pourquoi s'est-elle cachée là, derrière ce paravent ? Mais c'est bien, Paul, je me retire, ne voulant pas être plus longtemps un trouble fête.

—Non, mon père, restez ! dit le jeune homme d'une voix qui avait repris toute son assurance.

Il eut un regard superbe, brillant de résolution, s'élança vers le paravent, saisit la main de sa mère et l'amena presque de force et toute tremblante devant le sculpteur sur bois, qui avait probablement deviné que c'était sa femme qu'il avait surprise avec son fils.

Il n'y eut qu'une imperceptible contraction des muscles sur le visage de cet homme qui croyait s'être fait de marbre pour l'épouse coupable.

—Mon père, mon bon père ! prononça le fils d'une voix suppliante.

Lebrun blêmit et son regard se chargea de sombres éclairs ; mais il resta encore dans son immobilité de statue, droit et raide comme un impitoyable justicier.

Encouragée par le regard de Paul, Léonie fit deux pas vers Lebrun et, toute frissonnante, se courba humblement devant son mari, en murmurant : Pardon !

Elle n'attendait qu'un mot, un mouvement pour tomber aux genoux de cet homme terrible, implacable, qu'elle avait autrefois outragé, et à qui elle ne pouvait reprocher que son trop long aveuglement et sa juste sévérité.

Mais, subitement, la figure du mari s'était convulsée, prenant une expression insurmontable de dégoût.

—Oh ! fit-il d'une voix étranglée.

Et, sortant de son effrayante immobilité, il se rejeta en arrière, comme menacé de la morsure d'un venimeux reptile.

—Mon père, dit Paul d'une voix frémissante, elle implore son pardon !

—Non, jamais ! prononça sourdement le sculpteur.

La malheureuse s'était redressée, les yeux noyés de larmes.

Les mains jointes, elle regarda craintivement son mari : celui-ci se tourna brusquement d'un autre côté.

—Mon père, dit le fils avec un accent de tristesse profonde, laissez-vous attendrir, ayez pitié !

Le mari ne répondit pas à l'invocation.

—Paul, dit-il, je te laisse ; à ce soir.

Et il marcha vers la porte.

En deux bonds Léonie l'atteignit avant lui et l'ouvrit d'une main fiévreuse.

Lebrun s'était arrêté, la colère dans les yeux, croyant que sa femme avait l'intention de lui barrer le passage.

Il se trompait.

Léonie se retourna, jeta à son fils un regard désolé, désespéré, et s'élança hors de l'atelier en sanglotant.

Paul était consterné.

—Pauvre mère ! murmura-t-il.

Il alla jusque sur le palier et plongea son regard dans l'escalier ; il ne vit plus sa mère, elle avait descendu les marches quatre à quatre et était déjà loin.

Paul rentra, referma la porte et courut à son père, qui s'était affaissé sur un siège, comme écrasé, anéanti.

Le sculpteur était déjà dans une agitation nerveuse qui effraya le jeune homme.

—Mon père, calmez-vous, remettez-vous, lui dit-il doucement en lui prenant les mains.

—Rassure-toi, mon fils, ce n'est rien ; une émotion, une chose inattendue, voilà tout ! Ah ! j'ai été bien mal inspiré de venir te voir aujourd'hui ; mais je ne savais pas, je ne pouvais pas savoir que je trouverais ici cette....

—Cette malheureuse, mon père, se hâta d'achever Paul.

—Eh bien oui, cette malheureuse.

—Elle l'est réellement, mon père.

—Est-ce que je ne l'ai pas été, moi ? Est-ce que je ne le suis pas encore ? Je suis tout tremblant et mon cœur bat avec une force.... Il me semble qu'il va se briser dans ma poitrine. Depuis seize ans je ne l'avais pas revue.... Quand tu l'as fait sortir de derrière le paravent et l'as amenée là, sous mes yeux, tout a remué en moi. Mais je me suis contenu, je me suis raidi pour qu'elle ne s'aperçoive point de l'effet qu'elle produisait.... Ne lui dis pas cela Paul, garde-toi bien de le lui dire ! Quelle chose étrange que notre nature humaine ! Je croyais pourtant avoir bien fermé mon cœur à toute émotion pouvant venir d'elle. Mais il n'est donc pas de marbre ou de bronze, mon cœur ! Ah ! c'est être fou de croire qu'on peut dire toujours : mon cœur est mort, il a été tué !

C'est que, vois-tu, Paul, je l'ai ardemment aimée cette.... malheureuse ; je l'ai adorée saintement, comme une divinité. C'était une passion, une grande passion ! Elle m'avait donné un enfant, un fils qui me la faisait trouver plus belle encore et me la faisait chérir davantage.

—Oh ! mon père, comme je suis heureux de vous entendre parler ainsi !

—Elle était ma foi, mon espérance, mon culte, mon Dieu sur l'autel, et mon cœur était son tabernacle ! Je voyais en elle une sainte et c'était une...

—Malheureuse, mon père

Lebrun eut un sourire plein d'amertume.

Puis, passant à plusieurs reprises la main sur son front :

—Laissons les souvenirs du passé, dit-il, ils n'ont rien à faire ici, entre nous.

—Mon père, vous pardonnerez.

—Jamais !

—Pourtant, mon père, tout à l'heure vous avez été ému.

—Parce que tu étais là.

—Pas seul, hasarda Paul timidement.

—J'ai pensé au jour de ta naissance.

Brusquement, Lebrun se dressa debout et alla se placer devant le tableau de la " Demande en grâce."

—C'est bien, dit-il.

—N'avez-vous pas encore quelques imperfections à me faire remarquer ? interrogea le jeune artiste.

—Non, tout est bien, très bien.

Paul devint rayonnant.

C'est que c'était tout pour lui d'entendre son père répéter : c'est bien. Comme tous ceux qui ont un véritable mérite, Paul était très modeste et ne croyait pas à son infailibilité.

—Paul, reprit le sculpteur sur bois, tu dessines bien.

—Vous avez été mon maître.

—Oh ! si tu n'en avais pas eu d'autres, ces personnages ne seraient pas dessinés comme ils le sont ; savoir dessiner est la première qualité que doit posséder l'artiste ; on ne peut pas être un grand peintre sans être un excellent dessinateur.

En se retournant, les yeux de Lebrun tombèrent sur le portrait de Georgette qu'il n'avait pas encore aperçu.

—Ah ! voilà une belle tête de jeune fille, fit-il ; c'est toi qui as fait ce portrait ?

—Oui, mon père.

—Une peinture commencée en Italie et terminée ici ?

—Non, mon père ; cette jeune fille n'est pas une Italienne.

—Ah !... Très bien peint ; c'est une œuvre. Est-ce qu'il est ressemblant, ce portrait ?

—Autant qu'il m'a été possible de saisir la ressemblance ; mais vous le savez, mon père, si grand que soit le talent de l'artiste, il n'imité toujours que bien imparfaitement la nature.

Lebrun s'était assis et ses yeux restaient fixés sur le portrait.

—Elle est bien charmante, cette jeune fille, murmura-t-il.

—N'est-ce pas, mon père ? fit Paul avec un accent qui trahissait la joie qu'il éprouvait.

Son père le regarda, mais sans paraître étonné.

—Est-ce que tu as fait venir ici cette jeune fille ? demanda le sculpteur.

—Non, mon père ; j'ai fait à Montlhéry le dessin de ce portrait et je l'ai peint ici de mémoire....

—Ah ! vraiment ? Alors cette jeune fille est à Montlhéry ? Tu y es donc allé plusieurs fois, à Montlhéry ?

—Oui, mon père.

—Comment l'appelles-tu ?

—Georgette.

—Georgette qui ?

—Elle n'a que ce nom de Georgette ; c'est une enfant trouvée.

—Ah !... elle n'a point l'air d'une paysanne, que fait-elle ?

—Son père adoptif est aubergiste, elle sert à manger et à boire aux voyageurs.

—Une quasi servante.

—Hélas ! oui, mon père.

—Comme tu dis cela !... Mais pourquoi ne m'as-tu pas montré ce portrait avant même de l'avoir terminé !

—J'attendais.

—Tu attendais quoi ?

—Le moment de vous parler de Georgette.

—Je ne comprends pas bien.

—Le moment de vous ouvrir mon cœur.

Lebrun hochait la tête.

XVI.—LE PORTRAIT DE GEORGETTE

—C'est bien, va, reprit le sculpteur, dont le front s'est assombri, j'ai compris ; tu aimes cette jeune fille, ou plutôt tu crois l'aimer.

—Oui, mon père, je l'aime et, croyez-le, ce n'est pas une illusion de mon cœur.

—Allons donc ! C'est un de ces amours qui naissent dans un moment d'entraînement et s'évanouissent dès que parle la raison.

—Non, mon père, ce n'est pas un de ces amours de fantaisie que m'a inspiré Georgette ; c'est un amour qui s'est emparé de tout mon être. Je n'ai plus à interroger ma raison, elle a fait entendre sa voix et est d'accord avec mon cœur.

Mais, mon père, continua Paul avec une sorte d'exaltation, regardez donc ce gracieux et doux visage, ces yeux profonds où se reflètent la pureté du cœur et toutes les beautés de l'âme ! Assurément, j'ai subi un entraînement ; mais dites, mon père, pouvais-je résister à tant de charmes, à son

exquise bonté, à la douceur angélique de son regard, à tant de rares et précieuses qualités que j'ai découvertes en elle ?

Le regard du père s'était chargé de tristesse.

— Ah ! mon ami, dit-il, prends garde !

— Que puis-je avoir à craindre ? répondit le jeune homme, j'aime et je suis aimé.

— En es-tu bien sûr ?

— Le regard de Georgette et ses paroles ne savent pas mentir. Elle m'aime, mon père, elle m'aime autant que je l'aime.

— Les femmes sont trompeuses, et les plus jolies, les plus belles, souvent plus que les autres. On se laisse prendre aux accents d'une voix harmonieuse, aux délicieuses sourires, aux doux regards d'une enchanteresse ; on est subjugué, fasciné... Oh ! comme alors tout est beau ! quel ravissement ! On croit que la vie ne sera jamais assez longue pour savourer tant de félicités que l'on croit avoir. Mais tout à coup, un nuage noir obscurcit le ciel que l'on avait vu si pur, la foudre éclate et tout est renversé, détruit, anéanti... On croyait avoir trouvé un ange, c'était un démon !

Lebrun s'arrêta haletant, frémissant, et enveloppa son fils d'un long regard où éclatait toute sa tendresse.

— Mon père dit le jeune homme, toutes les femmes ne se ressemblent pas.

— Ah ! heureusement. Si je t'ai bien compris, Paul, tu veux épouser cette demoiselle Georgette ?

— Avec votre consentement, oui, mon père.

— Oh ! tu sais bien que ton bonheur est ce que je désire le plus au monde ; mais est-il dans le mariage ?

— Je ne puis être heureux sans Georgette.

— C'est toujours ainsi que l'on parle à ton âge. Paul, tu es bien jeune pour te marier.

— On n'a jamais le bonheur trop tôt.

— Soit ; mais encore faut-il qu'il soit durable.

— Avec Georgette il durera toujours.

— J'ai dit cela aussi autrefois, moi ; et après, que resta-t-il de ce bonheur que j'avais cru éternel ? Rien ! Si, quelque chose : d'amers et cuisants souvenirs. Paul, c'est sérieux le mariage, c'est sa vie enchaînée, ce sont de grands devoirs qu'on s'impose. As-tu suffisamment réfléchi à tout cela ?

— Oai, mon père, j'ai beaucoup et longuement réfléchi et, je vous le répète, mon cœur et ma raison sont d'accord.

— Je ne m'opposerai pas à ton mariage, mon cher enfant ; mais à mon tour je te répète : prends garde !

— Mais, mon père !...

— Oai, prends garde de te préparer des regrets pour l'avenir. Quand elle est faite, il n'est plus temps de voir que l'on a fait une folie.

— Mon père, je suis sûr de Georgette comme je le suis de moi-même.

Le sculpteur secoua tristement la tête.

— Il y a tant de choses dans la vie que l'on ne peut prévoir, auxquelles on ne s'attend pas, dit-il.

Il resta un instant silencieux, pensif, et reprit :

— Mon cher enfant, tu es donc bien pressé de quitter ton père ?

— Mais je ne me séparerai pas de vous, mon père, répondit vivement le jeune homme ; il entre bien dans mes intentions de rester avec vous, de vivre en famille ; rien ne sera changé, vous n'aurez qu'un enfant de plus.

— Voilà de bonnes paroles, mon fils, et qui me font du bien au cœur ; mais elles ne chassent pas mes appréhensions.

— Mais que craignez-vous donc ?

— Est-ce que je sais ?... Je crains que tu ne sois pas heureux comme tu l'espères.

— Cependant, mon père.

— Comme toi, Paul, j'ai été enthousiaste et j'ai vu tout en beau ; mais comme il m'a fallu en rabattre et comme toutes mes illusions se sont vite envolées ! Encore une fois, mon fils, je ne veux pas empêcher ton mariage, mais laisse-moi te mettre mon exemple sous les yeux.

J'étais de quelques années plus âgé que toi lorsque j'épousai ta mère ; j'avais longtemps et longuement réfléchi aussi, et mon cœur et ma raison étaient d'accord. Je l'aimais comme tu aimes Mlle Georgette, j'en étais follement épris.

Je n'avais pas comme toi un père pour me guider de ses conseils ; il me semblait que Léonie eût en elle toutes les perfections ; je croyais que je pouvais tout espérer, que j'avais trouvé le bonheur et qu'il durerait toujours.

Oh ! les belles illusions ! Oh ! les folles joies d'un amour trompeur ! les douces ivresses de caresses menteuses !

Léonie était belle comme cette jeune fille, son sourire et son regard exprimaient également la candeur. Quand j'avais à sculpter sur quelque bas-relief un type de pureté et de vertu, c'étaient ses traits que j'essayais de reproduire. Et sa bouche ne s'ouvrait que pour mentir, et ses yeux s'exerçaient à simuler des sentiments qu'elle était incapable d'éprouver. Ah ! ils étaient bien beaux aussi ses grands yeux noirs, mais ils n'étaient pas le miroir de son âme !

— Georgette, mon père, a pour elle un passé sans reproche ; n'est-il pas un sûr garant de l'avenir ?

— Je ne sais pas.

— Vous voulez paraître plus sceptique que vous ne l'êtes.

— Ce nom de Georgette charme tes oreilles comme celui de Léonie charmait les miennes. Je croyais aussi qu'on pouvait regarder dans son passé sans y trouver une tache ; eh bien, non, elle avait su tromper les yeux les plus clairvoyants ; elle avait répondu aux bienfaits par la plus noire ingratitude et trahi l'amitié. Déjà, à l'âge où l'âme des jeunes filles ne s'ouvre qu'aux impressions naïves, aux émotions fraîches, aux pensées sereines, déjà elle subordonnait sa conduite à des calculs ténébreux.

— Georgette, mon père, est la franchise même, la dissimulation et le mensonge lui font horreur.

Le sculpteur sur bois eut sur les lèvres un sourire amer.

— Je le crois, je veux le croire, répliqua-t-il. Mais laisse-moi continuer. Ta mère n'était pas, comme Georgette, une enfant trouvée, sans nom et sans famille ; mais, comme Georgette, elle était pauvre, orpheline, et avait été recueillie par le Dr Villarceau, qui la donna pour compagne à sa fille, aujourd'hui Mme Delteil. Tu ne savais pas, Paul, je te l'apprends.

— En effet, mon père, je l'ignorais.

— Que serait-elle devenue sans le Dr Villarceau ? continua Lebrun, elle aurait été livrée à l'Assistance publique et plus tard, abandonnée à elle-même, elle se serait sans doute mêlée à cette tourbe qui déshonore le pavé des grandes villes, elle aurait traîné une existence vagabonde comme tant d'autres que leurs instincts pervers prédestinent fatalement aux abjections du vice ; au lieu de cela, grâce à son bienfaiteur, qui l'a mise dans le même pensionnat que sa fille, elle n'a manqué de rien ; elle a fait de bonnes études, obtenu le brevet supérieur d'institutrice, et elle était sous-maîtresse dans une institution de jeunes demoiselles lorsque je l'ai épousée.

Tu sais comment elle m'en a été reconnaissante et comment j'ai été récompensé de ma tendresse et de mon dévouement. Et crois-tu que le Dr Villarceau n'ai pas eu à se plaindre d'elle ? Hélas ! oui, en vaine et jalouse de la fortune et du bonheur des autres, avant, comme après son mariage, elle a cherché à rompre le lien qui unissait deux cœurs, se faisant une arme de la basse calomnie, peut-être un plaisir de porter la douleur dans la maison de son bienfaiteur et de briser le cœur de celle dont elle se disait l'amie et qui croyait avoir en elle presque un cœur.

Le jeune artiste, très pâle, courbait la tête.

Voilà, poursuivait le père, ce qu'était une fille charmante, bien élevée, instruite, intelligente, en laquelle on avait une entière confiance et qui savait se faire aimer ; je n'ai plus à te dire, mon fils, ce qu'a été la femme que son mari adorait. Ah ! pardonne-moi ces nouvelles révélations ; ne vois dans mes paroles, dont je ne peux chasser l'amertume, que des alarmes paternelles. Je te montre combien il faut se méfier de son cœur, de ses entraînements généreux, et avec quelle réserve on doit accorder sa confiance.

Paul, tu as la candeur des âmes loyales et honnêtes ; j'étais comme toi autrefois, et si je ne suis plus le même, c'est que j'ai acquis, d'une façon bien cruelle, l'expérience des hommes et des choses de la vie.

Dieu me garde de hasarder sur Mlle Georgette un jugement téméraire ; je ne la connais pas ; je vois son portrait et il ne me révèle rien qui soit de nature à m'alarmer. Mais que veux-tu, mon cher enfant, je suis père, et quand il s'agit de toi, de ton bonheur, de ton avenir, j'ai toutes les anxiétés qui peuvent tourmenter l'âme d'un père. Je suis méfiant, sans raison dans cette circonstance, si tu veux, mais je me méfie. Paul, si celle que tu aimes était aussi une habile comédienne ?

— Mon père, répliqua le jeune homme d'une voix forte et vibrante, quand vous connaîtrez Georgette, vous vous reprocherez d'avoir eu cette mauvaise pensée.

Je suis candide, naïf même, mais pas encore assez pour me laisser facilement tromper par les apparences, si séduisantes qu'elles soient. Ce qui m'a attiré vers Georgette, c'est plus ce que j'ai deviné en elle que sa rayonnante beauté, et si je l'ai aimée, c'est que j'ai senti qu'elle était digne de moi et digne de devenir votre fille.

Et d'une voix chaude, avec un peu d'exaltation et beaucoup d'enthousiasme, Paul raconta à son père tout ce qu'il savait de la jeune fille.

— Je n'ai rien à répondre à cela, dit Lebrun, quand son fils eut terminé son récit ; tu l'aimes, et serait-elle un démon, comme je disais tout à l'heure, que tu trouverais qu'elle est un ange.

J'ai eu, quand j'aimais, ton enthousiasme et ta parole ardente ; comme toi, je l'aurais vaillamment défendue ; on ne permet à personne, pas plus à un ami, à un frère qu'à un père, de toucher à son idole. L'amour est une puissance à laquelle rien ne résiste ; il ne voit que des perfections dans l'objet de son culte ; Dieu veuille, mon fils, que le tien ne soit pas aveugle !

— Mon père, je vous en prie, dit Paul avec émotion, calmez vos craintes.

— Ah ! je voudrais ne pas les avoir.

— Elles disparaîtront.

Lebrun se leva et se mit à marcher dans l'atelier.

Malgré tout ce que son fils lui avait dit, les mouvements de sa physiologie révélaient les angoisses de la tendresse paternelle.

Assurément, il ne jugeait pas les autres femmes d'après la sienne ; il en connaissait de bonnes, de dévouées, qui n'avaient jamais failli à leurs devoirs ; des épouses fidèles, aimant leurs maris ; des mères adorant leurs enfants ; mais il en connaissait d'autres qui ressemblaient à Léonie ; elles avaient des prétextes pour n'être jamais au logis, cachant leur inconduite sous le masque de l'honnêteté et le voile de la pudeur. Quelles étaient méprisables et dangereuses, ces femmes !

Voilà pourquoi la pensée du mariage de son fils l'épouvantait.

Il avait eu tant à se plaindre, tant à regretter, tant à souffrir, qu'il était bien naturel qu'il redoutât pour son fils, au bout de quelques années, le même désenchantement, les mêmes souffrances.

Par exemple, il ne se disait pas que la jeune fille au portrait était pauvre, sans nom, sans famille, qu'elle avait été élevée par charité.

Oh ! cela lui était bien égal. S'il avait eu quelque chose à lui reprocher, c'eût été d'être trop belle. Mais était-elle bien la femme qu'il fallait à Paul ? Elle serait sage, ordonnée, attachée à ses devoirs ; soit, il voulait le croire ; mais rendrait-elle son mari heureux ? lui serait-elle reconnaissante de l'avoir élevée jusqu'à lui ? Sans doute c'était possible. Et si le contraire arrivait !

ANNONCE DE
John Murphy & Cie

LISEZ ! - - LISEZ !

NOUVEAUTÉS

Couvre-pieds et dessus d'oreillers en dentelles. Dessus d'oreillers en en guipure. Dessus de bureau en point appliqué. Draperies, brocards, chenille, etc.

RIDEAUX - - RIDEAUX

Rideaux en dentelle depuis 75c la paire. Rideaux en points appliqués depuis \$2.40 la paire. Rideaux en guipure depuis \$3.85 la paire. Nous avons toujours en magasin un assortiment considérable de rideaux, dentelles et nets pour rideaux. Portières, garnitures pour meubles, etc.

TAPIS DE TABLE - - -
- - - TAPIS DE TABLE

TOILE - - TOILE

Notre département de toile est considérablement agrandi et nous promettons à notre nombreuse clientèle toutes les nouveautés dans cette ligne, que nous nous appliquons à rendre plus importante que jamais.

John Murphy & Cie

2343 Rue Sainte-Catherine

Coin de la rue Metcalfe

Conditions : au comptant et un seul prix

TÉLÉPHONE 3833

Laprie & Lavergne
PHOTOGRAPHES
360 RUE ST DENIS
PHOTOGRAPHIES DE TOUTS GENRES
PORTRAITS A L'HUILE, AU CRAYON,
PASTEL, ETC, ETC.
TÉLÉPHONE 7283

Cognac Jockey Club

Carte Or V. S. O. P.

GARANTI PUR A L'ANALYSE



Le meilleur Cognac importé au Canada.

En vente dans toutes les maisons de gros.

En vente partout

\$1.25 LA BOUTEILLE

MAISON - BLANCHE

85 - RUE SAINT-LAURENT - 85

IMPORTATEUR

- DE -

Merceries

ET

CHAPELLERIES

T. BRICAULT

UN SEUL PRIX

Gie d'Assurance contre le Feu et sur les risques Maritimes,

“ WESTERN ”

INCORPORÉE EN 1851

Capital.....	\$2,000,000
Primes pour l'année 1893.....	2,365,036
Fonds de réserve.....	2,098,326

J. H. ROUTH & FILS, gérants de la succursale de Montréal, 194, rue St-Jacques

ARTHUR HOUE, Agent du dépt français.

PIERRE DUPONT, Insp. des Agences

LA PRESSE

JOURNAL QUOTIDIEN

Le plus populaire de tous les journaux français de Montréal

Tous les hommes d'affaires reçoivent

LA PRESSE

Les petites annonces de LA PRESSE sont lues par tout le monde.

Désirez-vous un commis ?

Annoncez dans LA PRESSE.

LA PRESSE est le véritable intermédiaire entre le patron et l'employé.

Désirez-vous une servante ?

Annoncez dans LA PRESSE.

Les servantes en recherche d'emploi lisent toutes LA PRESSE.

Désirez-vous retrouver un article perdu ?

Annoncez dans LA PRESSE.

Tout le monde reçoit LA PRESSE.

Désirez-vous un emploi quelconque ?

Annoncez dans LA PRESSE.

Journal possédant la plus forte circulation de tous les journaux français du Canada.

Moyenne par jour pour la semaine finissant le 10 novembre 1894

37,457

LA PRESSE sera adressée à la campagne pendant la saison d'été à raison de 25c par mois.

BUREAUX

71 et 71a, Rue St-Jacques

MONTREAL

LA REVUE HEBDOMADAIRE

La plus intéressante des revues parisiennes

ABONNEMENT, \$6.40 PAR AN - 6 MOIS, \$3.30

La Revue Hebdomadaire publie la première, après l'apparition en volume, les romans des principaux écrivains de ce temps notamment : Paul Bourget, François Coppée, O. Daudet, etc.

S'adresser à la LIBRAIRIE DERMI-GNY, 126 W. 25th street, New-York où à la succursale, 1608, Notre-Dame. G. Hurrel, gérant.

PACIFIQUE CANADIEN

Changement d'heures commençant le 30 septembre 1894

De la gare rue Windsor :

Boston et Portland, \$9.00 a.m., \$8.20 p.m.

Toronto, Détroit, Chicago, \$8.25 a.m., \$9.00 p.m.

S. Ste-Marie, St-Paul, Minneapolis, etc., \$9.10 p.m.

Ottawa, Winnipeg et Vancouver, \$9.50 a.m.

Ste-Anne, Vaudreuil, etc. \$8.25 a.m., 5 15 p.m., 9 00 p.m.

Brockville, \$8.25 a.m.

St-Jean, \$9.00 a.m., 4.05 p.m., \$8.20 p.m., \$8.40 p.m.

Sherbrooke, 4 05 p.m., \$8.40 p.m.

Waterloo et St-Hyacinthe, 4.05 p.m.

Winchester, Perth, \$8.25 a.m., \$9.00 p.m.

Newport, \$9.00 a.m., 4.05 p.m., \$8.20 p.m.

Halifax, N. E., St-Jean, N. B. etc., \$8.40 p.m.

Hudson, Rigaud et Pointe Fortune 5.15 p.m.

De la Gare du carré Dalhousie :

Winnipeg et Vancouver, \$9.45 a.m.

Québec, \$8.10 a.m., \$3.30 p.m. et \$10.30 p.m.

Joliette, St-Gabriel, 3 Rivières 5.15 p.m.

Ottawa, \$8.30 a.m., \$9.45 a.m., \$5.45 p.m.

St-Lin, St-Eustache et St-Agathe, 5.30 p.m.

St-Jérôme, 8.30 a.m., 5.30 p.m.

Ste-Rose et Ste-Thérèse - 8.30 a.m., (a) 3 p.m. 5.30 p.m., 5.45 p.m. - Samedi 1.30 p.m. au lieu de 3.00 p.m.

*Tous les jours, dimanches inclus. Les autres trains les jours de semaines seulement tel qu'indiqué + Pas de connection avec Portland par le train quittant Montréal le samedi soir. \$Dimanches seulement. \$ Chars-palais et chars-dortoirs. (a) Excepté les samedis et dimanches. (b) Samedis seulement.

BUREAU POUR LA VENTE DES BILLETS
129 RUE ST-JACQUES

Saint-Nicolas, journal illustré paraissant le jeudi de chaque semaine. Les abonnements partent du 1er décembre et du 1er juin. Paris et départements, un an : 18 fr. ; six mois : 10 fr. Union Postale, un an : 20 fr. ; six mois : 12 fr. S'adresser à la librairie Chs Delagrave, 15, rue Soufflot Paris, France



PLUS DE CHEVEUX GRIS

AVEC L'USAGE DU

“ LUBY ”

LE LUBY n'est pas une teinture mais restaure la couleur originale et naturelle de la chevelure.

LE LUBY donne aux cheveux du ton et de l'énergie, assurant ainsi une chevelure abondante.

LE LUBY arrête la chute des cheveux, prévient la calvitie et produit une nouvelle croissance.

LE LUBY guérit et prévient les maladies de la tête, et n'a pas d'égale pour l'entretien de la moustache et de la barbe.

LE LUBY est reconnu comme la meilleure préparation qui ait jamais été inventée pour la chevelure.

En vente partout, 50c la bouteille.

V. ROY & L. Z. GAUTHIER

Architectes et Evaluateurs

162 - RUE SAINT-JACQUES - 162

(BLOC BARRON)

VICTOR ROY

L. Z. GAUTHIER

TÉLÉPHONE No 2113



CHRONIQUES, ROMANS
ACTUALITÉS, GRAVURES D'ART, MUSIQUE, ETC.

COLLABORATEURS CÉLÈBRES

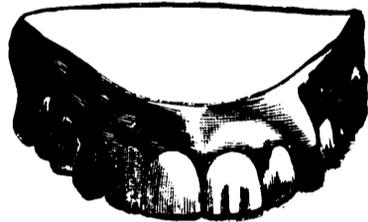
ŒUVRES INÉDITES

MODES - M^{me} Aline VERNON

ABONNEMENT D'ESSAI

Cinquante centimes pour Deux mois

Nouveaux procédés américains pour plombage de dents, en porcelaine et en verre - plus résistant que le ciment, traitant par faitement la dent.



Nouveau métal pour palais, extra léger
Nouveau procédé pour plomber et extraire les dents sans douleur.

A. S. BROSSEAU, L.D.S.

No 7, RUE SAINT-LAURENT, MONTRÉAL

